Leg. Assembly R. Roo 15-2-07

LE COURRIER DE L'OUEST

Voyez ! J'ai des complets valant $10.,$12.et $15. que je vendrai à $7., $8. et $10. pour débarrasser.
Je veux vendre ces marchandises afin de faire de l'espace pour le stock d'automne.
Venez me voir pour votre chapeau d'automne.
S. F. MAYER

VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 20 SEPTEMBRE 1906 — No. 50

A TRAVERS LE MONDE

Les Causes de l'insurrection Cubaine

L'insurrection cubaine est-elle justifiée par les actes du gouvernement actuel ?

A cette question le Président Palma répond : " Non,ce n'est qu'une affaire locale soulevée par quelques mécontents. Il n'y a aucune cause morale, c'est simplement un mouvement ridicule. "

D'autre part les chefs insurgés répliquent : " L'insurrection des libéraux contre le gouvernement actuel se justifie par les agissements de ce dernier. Elle a pour base les accusations suivantes :

1.—Une élection remportée par la violence et la fraude.

2.—La violation des principes et des dispositions de la constitution.

3.—L'usurpation des pouvoirs par l'Exécutif.

L'un des chefs de la Révolte, le général Pino Guerra, je crois, a demandé une enquête sur les élections. Cette enquête aurait prouvé ou refuté l'accusation de fraude et de violence portée contre le gouvernement. Mais ce dernier étant bénéficiaire du crime politique (version des insurgés) ne veut pas consentir à l'enquête.

Il est encore possible d'établir ou de refuter par un examen des documents et par des témoins, l'assertion que les principes de la constitution ont été violés et que la magistrature n'est qu'un instrument entre les mains du parti au pouvoir. Mais le gouvernement refuse cet examen.

La troisième accusation est absolument fondée par le fait que le Président Palma n'a pas convoqué le congrès, comme la constitution l'y oblige, dans une circonstance aussi sérieuse que celle dont il s'agit, Il a donc fait preuve d'autorité personnelle et empiété sur les droits du Législatif.

De ce qui précède il y a tout lieu de conclure que l'insurrection est justifiée et que ce n'est pas comme le dit le Président Palma un mouvement ridicule, mais bel et bien une insurrection générale et le gouvernement le sait si bien qu'il mobilise ses forces militaires.

Le Président Palma a signé un decret suspendant toutes garanties constitutionnelles et retirant toutes les offres d'amnistie.

Les robelles ont essuyé plusiours sieurs revers sérieux. On attribue le succès des troupes du gouvernement à la supériorité de leur artillerie.

LES PHILIPPINES

Manille,—Dominar Comez, à une assemblée politique, tenue samedi, a déclaré que l'Angleterre, la France et l'Allemagne reconnaitraient volontiers une république des Philippines.

Comez a fait cette déclaration en réponse à une requête dans laquelle il lui était demandé compte de certains argents collectés. Il a répondu que cet argent avait été employé à l'envoi de télégrammes en Europe dans le but de créer un sentiment favorable à la déclaration d'une républiqne des Philippines. Gomez qui avait été arrêté jeudi sur l'accusation d'avoir tué le gouverneur Callias, a été remis en liberté sur un fort cautionnement.

L'ESPAGNE ET LE VATICAN

Madrid,—L'Espagne a soumis au Vatican les noms des personnes qu'elle considère comme acceptables pour le poste d'ambassadeur à Rome.

Elle n'a pas encore reçu de réponse.

Le bruit court que le Vatican va rappeler Mgr Rinaldini,nonce du pape à Madrid.

On dit également qu'il se pourrait que le concordat entre l'Espagne et le Vatican soit dénoncé par ce dernier, avant que le parlement espagnol ait voté la loi sur les associations religieuses.

AU MAROC

Tanger,—On annonce que, dans un combat livré dans le voisinage de l'oued Moulonya, les troupes du prétendant ont été complètement battues.

Il est impossible d'obtenir des détails sur cette affaire.

On croit seulement que les deux principaux lieutenants du prétendant ont été tués.

L'Italie et l'Autriche

On parle beaucoup à Rome, dit un journal iltalien, du long séjour du général Saletta, chef de l'état-major, dans la zone fortifiée de la Vénétie et à Venise même, comme aussi de la prochaine tournée d'inspection et d'études qu'il doit faire le long de la côte de l'Adriatique.

Les journaux de Rome en profitent pour insister sur la nécessité d'augmenter les traveaux de défense du côté oriental, afin de se prémunir contre les nouveaux armements de l'Autriche.

Ces armements comprennent entre autres la construction d'une nouvelle et formidable base navale à Sebenico, et le transfert, de la frontière russe à la frontière italienne, de tout un corps d'armée.

Quelles sont les intentions réelles du gouvernement italien ? Elles se réflètent très probablement dans une note qui vient d'être publiée par un journal officieux, qui, parlant de la partielle réduction des armements en Angleterre,dit que cette puissance pouvait se permettre une telle réduction, étant donné sa position privilégiée et inattaquable, tandis que l'Italie, en réduisant ses armements, s'exposerait à de graves dangers.

Si Bismark a réussi a constituer la formidable ? Triplice, il n'a certe pas pu faire régner la confiance entre les trois nations intéressées.

L'Autriche et l'Italie se sont toujours regardés comme des " chiens de faïence." Depuis la conférence marocaine, l'Allemagne et l'Italie sont en froid." Qui dira ce que vaut la Triplice ?

En Russie

Les troubles russes suivent leurs cours, ici la foule tire sur les troupes, là la troupe tire sur la foule, partout les deux s'unissent pour massacrer les juifs. De temps en temps quelques bombes viennent faire diversion ; elles tombent, une fois chez un ministre, une fois chez un colonel. Puis, pour varier, on se sert du révolver et du poignard.

Où tout cela mènera-t-il ?

Dieu le sait !

Mais, en attendant..on délibère !..

C'est au moins ce qui ressort de la lecture des informations plus variées que précises, qui, tous les matins, circulent à travers le monde à l'aide des journaux.

Depuis un an on délibère, depuis un an le Tsar fait paraitre des ukases qui généralement se contredisent : depuis un an le Tsar promet des améliorations aux paysans, des réformes, des constitutions, etc,, etc.

Depuis un an, tous les ministres qui se sont succédés ont promis de rétablir l'ordre. Ont-ils essayé de le faire ? Sans doute, mais rétablir l'ordre est une chose difficile, car il faut ou concilier les partis ou les sabrer indistinctement sans pitié.

M. de Witte a essayé la première solution. Il n'a pas réussi.

M. Stolypine propose la deuxième : une première bombe la manqué, la seconde l'atteindra.

Comment en douter. Il suffit, en effet, d'être ministériel pour être assassiné, comment espérer que le ministre échappe.

Si l'on considère la Révolution Française comme type des révolutions on en conclut que les événements russes ne ressemblent pas du tout à une révolution.Ils sont plutôt les effets d'une espèce de folie sanguinaire qui jette les gens les uns sur les autres sans trop se soucier de l'opinion.Le peuple russe ressemble à un halluciné, ivre carnage, et non à un peuple conscient qui marche vers un idéal politique

Actualité Scientifique

Au Pole Nord en Ballon

C'est décidé. Malgré la désastreuse aventure de l'aéronaute Andrée, on prépare une nouvelle expédition en ballon au pôle Nord ; mais cette fois, en ballon dirigeable. L'initiative de cette seconde exploration est due à un Américain, M. Walter Wellmann, notre confrère du *Chicago Record Herald*, "homme d'audace, mais de précaution," auquel on doit, d'ailleurs, déjà de beaux travaux sur les régions polaires. Dès 1894, M. Wellmann partait pour dresser la carte complète de la côte de Spitzberg ; en 1898, il explorait la terre François-Joseph jusqu'au 82e parallèle et attachait son nom à la découverte d'îles nouvelles. Son projet d'expédition est très sérieusement conçu et déjà très étudié. Il sera mis à exécution, selon les circonstances dans quelques semaines ou seulement l'année prochaine.

Le 16 mars 1906, la Société de Géographie de Washington, présidée par M. Willis-L. Moore, l'éminent directeur du Weather Office, adoptait, à l'unanimité, les plans que M. Wellmann lui présentait.

Les frais de l'expédition sont évalués approximativement à la somme de $280,000.00 et sont supportés par M. Lawson, M. Wellmann lui-même et par la Société nationale de Géographie.

C'est à la France que M. Walter Wellmann s'est adressé pour construire son ballon, aujourd'hui tout prêt à partir, et pous réaliser tous les essais préliminaires Depuis des mois, il est en France, et déjà il a entrepris une série d'ascensions avec le ballon qui l'emportera dans les régions arctiques. Cette fois, on ne tentera le voyage que lorsqu'on aura la certitude que l'aérostat se comporte bien et a pour lui toutes les chances de réussite.

Le nouvel aérostat dirigeable a été construit à Paris, dans les ateliers de M. Louis Godard. Il cube 6,300 mètres ; il a seize mètres de diamètre au maitre couple et son allongement est seulement de trois fois son diamètre, soit environ cinquante mètres. La longueur admise ordinairement est de cinq à six fois le diamètre. On a adopté cette réduction dans le but d'augmenter la stabilité, de faciliter les manœuvres et de diminuer les résistances à l'avancement. Le ballon, comme les autres dirigeables, est dissymétrique : renflé à l'avant, le maître couple se trouve au deux cinquièmes de la longueur,

Deux moteurs sont installés à bord. Un premier moteur de cinquante chevaux imprimera au système une vitesse voisine de vingt-quatre kilomètres à l'heure, par l'intermédiaire d'une hélice propulsive installée à l'avant de la nacelle. Uc second moteur (de secours) de vingt-cinq chevaux actionnera une hélice située à l'arrière et donnera au ballon une vitesse de seize kilomètres. Les deux moteurs fonctionnant à la fois, en cas de besoin, fourniront une vitesse que l'on estime à trente-deux kilomètres. On pourra donc marcher à trois vitesses : seize, vingt-quatre et trente-deux kilomètres à l'heure. La stabilité est assurée, comme dans les autres ballons dirigeables, par plusieurs plans horizontaux et verticaux, selon les principes du regretté colonel Renard. Le gouvernail est très puissant.

La force ascensionnelle est d'environ 7,000 kilogrammes. On aura largement assez pour l'équipage, les vivres, les instruments, les provisions de combustible, l'eau ; pour emporter quatre traînaux automobiles, un canot léger en acier, guideropes et lest. Les poids des diverses parties du matériel ne dépassent pas 2,800 kilogrammes. Le ballon proprement dit absorbe 1,425 kilogrammes : la nacelle 340 kilogrammes ; le gréement et le surgréement, 120 ; le gouvernail, 30 ; le moteur de cinquante chevaux, 275 ; l'hélice avant et son moteur, 25 ; le ventilateur et son moteur, 50 ; les guideropes, ancres, réservoirs, 25 ; le moteur de vingt-cinq chevaux, 200 ; l'hélice arrière, 25 kilos.

Le moteur de cinquante chevaux consomme environ dix-huit kilogrammes de pétrole par heure, ce qui conduit à un délestage de l'aérostat de trois cents kilogrammes par jour. On compensera cette perte de poids à l'aide d'eau emmagasinée dans des réservoirs, eau de mer, eau de pluie ou de compensation de l'humidité.

L'aérostat est fabriqué en soie forte (avec six épaisseurs) : caoutchouc paracoton, caoutchouc, coton, caoutchouc. Le poids au mètre carré est de cinq cents grammes au maître couple, aux extrémités seulement de quatre cent cinquante grammes, la soie étant moins forte. L'enveloppe extérieure est en caoutchouc, pour faciliter le glissement de l'air.

Pour permettre la marche à petite hauteur, le ballon est muni d'un guiderope en acier, d'une longueur de trois cents mètres, qui traînera sur le sol gelé, et, chaque fois qu'on le pourra, limitera la hauteur d'ascension audessus de la terre ferme. Un second guiderope, également en acier avec ergots, est destiné à diminuer le recul du ballon par vent contraire. Tel est l'appareil dans son ensemble.

Les expériences actuelles autour de Paris, et surtout celles qui vont être faites au Spitzberg, renseigneront sur les corrections qu'il faudra apporter au système pour le rendre tout à fait prêt à entreprendre le voyage. S'il y a des accrocs, on renverra à Paris tout ce qui aura besoin de modifications et l'on retardera le départ.

M. Wellmann pense qué son ascension ne durera pas plus d'une eouzaine de jours. Il profitera d'une des périodes de vents favorables qui durent au moins quarante-huit heures pour se diriger vers le pôle. Si quelque accident survenait en route, il se servira de ses canots automobiles pour regagner le Spitzberg, le Groenland ou la Terre de Feu. En dix jours, il aura le temps de s'arrêter sur les glaces et de faire ses observations, dont l'intérêt sera, sans doute, considérable. Il emporte à bord des vivres pour soixante-quinze jours.

Pour le moment on est tout aux préparatifs. L'expédition établit à Hammesfest, le point le plus septentrional de l'Europe, une station de télégraphie sans fil ; une seconde au Spitzberg, une troisième sur le continent américain et, bien entendu, une quatrième à bord du ballon lui-même. La communication électrique avec le sol sera assurée par le guiderope en acier. L'expédition restera donc en relation continue ave l'Europe et l'Amérique et l'on aura souvent de ses nouvelles.

Les quelques détails dans lesquels nous venons d'entrer suffiront pour montrer qu'il s'agit d'une exploration sérieusement préparée et d'une entreprise qui réunit toutes les chances de succès. A la conquête du pôle ! Cette fois, ls ballon dirigeable aidant, on parviendra peut-être à planter le drapeau de la civilisation au milieu de ces altitudes glacées. Et ce sera un joli début pour les dirigeables.

HENRI DE PARVILLE.



No. 6

—Mon parrain, dit elle en arrangeant les plis de sa robe, je suis venue pour vous demander une preuve de grande affection.

Je vous en ai tant donné, ma pauvre chérie ! Vous devez bien savoir que je ne vous refuserai pas.

—Oh ! reprit-elle sans lever les yeux celle-là est d'une autre sorte. Je veux savoir de vous un secret.

—Un secret, Thérèse ?

—Oui. Depuis plusieurs semaines, depuis deux jours surtout, je vous trouve...

Elle semblait hésiter entre les mots.

—Comment me trouvez-vous ?

—Triste, inquiet, je ne sais pas bien exprimer cela. Mais je vous trouve changé, comme si la maison n'avait plus le même charme pour vous.

—Oh ! si ! interrompit vivement Robert.

Thérèse releva la tête, et vit qu'il était un peu pâle.

—Comme si, poursuivit-elle, vous portiez en vous-même une peine ?

—Quand ce serait, ma pauvre enfant ! Pouvez-vous comprendre ce qui passe quelquefois de sombre et d'ennuyé dans l'esprit d'un vieux comme moi ?

Elle le pressait, et l'interrogeait de ses yeux clairs fixés sur lui.

—Mon père et ma mère, continua-t-elle, ne sont-ils pas les meilleurs amis du monde pour vous ?

– Les meilleurs, oui, Thérèse,

—Ai-je été moins prévenante à votre égard, moins obéissante ?

– Non, mon enfant, je n'ai rien à vous reprocher.

–Alors ?

Il ne put supporter l'interrogation prolongée de ces grands yeux d'enfant qui plongeaient au fond de lui-même, et se détourna vers les lauriers à droite. Une de ses mains pendait le long du banc. Thérèse la prit entre les siennes, et, la caressant comme elle avait fait souvent, pour obtenir une gâterie :

—Vous voyez bien, vons n'avez pas assez de confiance en moi pour me dire un secret, et cela me peine, allez, plus que vous ne pouvez croire !

Elle laissa échapper la main, qui retomba le long du banc. Robert se retourna. Son regard, quand il rencontra celui de Thérèse, exprimait une souffrance si profonde et si vraie, que la jeune fille en fut toute saisie. Elle sentie les larmes lui monter aux yeux.

–Qu'avez-vous ? demanda-t-elle,

—Thérèse, fit Robert, qui se contenait pour ne pas montrer toute sa faiblesse devant elle, Thérèse, répondez-moi franchement !

—Oh ! bien sûr.

—Thérèse, m'aimez-vous ?

—Mais oui, je vous aime !

—Beaucoup ?

De tout mon cœur ! Pourquoi en doutez-vous ?

Thérèse, si quelqu'un venait pour vous enlever à nous, est-ce que vous nous abandonneriez ?

—Quelqu'un ?

—Oui, est-ce qu'au premier mot d'amour vous nous laisseriez là, votre père, votre mère, moi, comme celles qui n'ont pas eu au foyer tout le bonheur, toute la tendresse que vous avez eu ?

Elle chercha dans sa poche un petit mouchoir de batiste, le passa sur ses yeux, et dit :

—Est-ce qu'il est venu quelqu'un ?

Non, Therèse, dit rapidement Robert, mais s'il venait ?

—S'il venait ?

—Oui, un jour lointain, plus tard ?

La jeune fille se leva, et lui la suivit du regard qui se dressait, souple, non plus émue, mais affectueuse, filiale comme il la trouvait chaque jour.

—S'il venait, reprit-elle, un jour, plus tard, je lui dirais que j'appartiens d'abord à ceux qui m'ont toujours aimée.

—Oh ! Thérèse !

—Je lui dirais encore autre chose !

Elle se pencha vers lui.

– Je lui dirais : " Adressez-vous à mon parrain, à mon meilleur ami ! "

Puis elle se recula jusqu'à l'entrée de la tonnelle.

—Etait-ce bien la peine de faire tant de mystères ? dit-elle. Vous voyez, nous nous sommes expliqués. Et il n'y a rien du tout entre nous, qu'un " plus tard ", un jour lointain, et qui dépendra de vous. Voilà pourquoi vous vous faites du chagrin ? Rappelez-vous donc ce que vous m'avez si souvent répété ; " La tristesse sans raison est la grande ennemie de la jeunesse. " Est-ce ainsi que vous disiez ?

—Oui, quand vous étiez mon élève.

Mais je le suis, je le serai toujours.

Elle sortit de la tonnelle, et s'éloigna par l'allée en face. Après une vingtaine de pas, une gentille pensée lui vint. Thérèse se retourna, fit une révérence de pensionnaire, et redit, avec la plus jolie mine, futée et tendre à la fois :

—Toujours !

Robert essaya de lui répondre par un sourire. De loin elle put s'y tromper. Mais quand elle eut disparu, il se sentit en proie à une tristesse noire. Tant que Thérèse avait été là, Robert s'était contenu, pour ne pas pleurer devant elle. Oh ! non, il ne fallait pas ! C'était indigne d'un homme. A présent il était seul, Il mit sa tête dans ses mains, et se laissa emporter par ses pensées. Pour la première fois peut-être de sa vie, dans cet élan désordonné de son âme, il tutoya l'enfant, dont l'image était encore là, présente devant lui. " Pauvre chère petite, disait-il à demi-voix, c'est ta jeunesse que je pleure, parce qu'elle est exquise et que nous allons la perdre. Je le pressens, je le devine à ton charme même. Tu dis que tu resteras mon élève ! Oui tu le voudrais peut-être. Mais tu ne sais pas, pauvre enfant, le changement profond que l'amour fait dans nos amitiés. En peu de semaines, quand tu aimeras, ton père et ta mère deviendront une affection pâle, plus effacée chaque jour. Moi je ne serai plus rieu, tu entends. rien ! Et voilà le prix de dix-huit ans de tendresse ! Ne plus te voir qu'avec l'assentiment d'un étranger, par intervalles, par faveur, découvrir en toi des pensees que je n'y aurai pas vu naître, y reconnaître la main d'un autre, moi qui t'ai formée, moi qui n'ai guère que toi au monde ! O Thérèse, Thérèse !"

Dans ce moment d'angoisse, Robert se sentait seul. Il avait vécu dans l'intimité de Guillaume et de Geneviève, et cependant ni l'un ni l'autre ne paraissait éprouver la moindre alarme. Rien n'était changé dans la quiétude de leur vie quotidienne. Leurs conversation à table témoignaient de la même confiance dans la perpétuité de ce bonheur menacé ! Comment ne souffraient-ils pas à la pensée que, d'une heure à l'autre, l'enfant pouvait leur être ravie ? Etrange aveuglement ! Ils ne devaient rien soupçonner. Ne valait-il pas mieux les avertir, leur dire :

" Allons-nous-en ! Partons pour un voyage, n'importe où, loin s'il se peut. Maldonne demandera un congé. Nous emmènerons Thérèse, et nous éviterons qu'elle nous quitte. Il n'y a rien de perdu puisqu'elle n'aime pas encore. Allons-nous-en ! Ou bien, aidez-moi. Ecartez doucement les occasions, veillez, ayez pitié de vous-mêmes et de moi. Car je sens que la branche plie sous l'oiseau. "

A qui parler ainsi ! A Geneviève ? Une timidité singulière lui fit repousser cette idée, Il se sentit rougir un peu. " Non, pas elle, se dit-il. Les femmes ne peuven tjuger cela comme nous. Ma sœur ne comprendrait pas. Si léger qu'il soit, Guillaume a beaucoup de cœur j'irai le trouver. "

Robert se leva, suivit la grande allée, aux deux tiers tourna à gauche, et se dirigea vers une petite construction en tuffeaux couverte d'un toit de zinc. Le laboratoire de Guillaume Maldone, Une sorte d'étouffoir aux murs mansardés, se trouvait au-dessus d'un réduit de jardinage. On y accédait par un escalier raide en bois blanc. M. de Kérédol en monta les marches avec une lenteur involontaire. Cela lui coûtait, la confidence qu'il allait faire, et cela l'effrayait presque. Il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient entretenus d'un sujet aussi grave et intime. Pourtant, il ne voulut pas reculer, poussa la porte, légère comme de l'amadou à force d'être sèche, et entra.

Guillaume Maldonne, en veste blanche, écrivait, juste au-dessous de la fenêtre à tabatière.

—Attends ! attends ! dit-il en faisant signe de la main gauche, tandis que, de la droite, il se hâtait d'achever la phrase commencée. Tu va voir ! tu vas juger,

Il avait l'air si heureux, si naïvement content de lui, que Robert l'enveloppa d'un regard d'envie.

La plume d'oie cria quelques seconde, et M. Maldonne radieux, ébouriffé, se retourna sur sa chaise ;

—Dame, dit-il, puisque tu ne veux rien faire, il faut bien que je travaille seul

–Au catalogue ?

=Non, mon ami : un mémoire, je le destine à la Société linnéenne. Ecoute-moi ça : " Mémoire sur les rapports qui existent entre la coloration de l'œuf et celle du jeune oiseau duvet. " Est-ce une trouvaille ? Eet-ce une assez jolie question ?

—J'en ai une aussi, moi dont je veux te parler, dit Robert, qui s'était appuyé au montant de la porte. Elle est également importante, bien qu'il ne s'agisse pas d'histoire naturelle.

—Ah ! dit Guillaume avec un désapointementement visible, et laissant retomber sur la table le papier qu'il avait saisi. De quoi s'agit-il ?

—De Thérèse. J'ai peur que son imagination ne commence à travailler. Je crois avoir des preuves qu'elle n'est pas insensible,—sans trop le savoir la pauvre petite !—à l'attention qu'elle éveille, dès qu'elle paraît. Des nuances encore, tu comprends bien, mais, en pareil cas, tout est grave.

—Eh ! mon ami, c'est l'âge ! c'est son droit. Depuis que le monde est monde, les jeunes filles sont contentes de plaire. Pourquoi veux-tu que Thérèse fasse exception ?

Guillaume reprit gravement Robert, il y a plus que cela, et tu as tort de prendre légèrement mon avis. Suppose que, par notre faute, parce que nous n'aurions pas assez veillée

—Ah ! par exemple, s'il y a une fille bien gardée c'est la mienne,

—Soit; je ne discute pas pour l'instant. Plus tard, si tu es de mon avis, je t'indiquerai les moyens....

–Les moyens ? dit Guillaume, dont les yeux devinrent tout grands de surprise.

—Oui, j'y arriverai, mais pas encore. Je suppose, Guillaume, que ta fille ait été remarquée par un jeune homme.

Suite à la 6 ième page.)

Coin Féminin

Chrysanthème

Nouvelle

I

A CLARYS.

Relevée d'une main presto, la portière retomba avec un bruit mou d'étoffe lourde.

Il y eut, sous la vérandah vitrée, un fouillis de mots joyeux, d'exclamations amicales ; dans le heurtement des chaises, chanta le frou-frou des jupes de toile, des jupons soyeux.

L'exubérance de cette jeunesse blonde et brune arrivait jusqu'au cœur de l'arrivante en ondes chaudes, et, mettait une lumière dans ses yeux pâles qu'encerclait étrangement un mince filet noir.

-Chrysantème ! c'est moi la coupable ! J'ai frappé à toutes les villas et, voyez votre parterre est au complet, ma belle fleur d'automne !

--Vous pardonnez, Chaysanthème l'envahissement de " Ker-Eole " ?

-La plage est inabordable !....

--Il pleut une pluie bête !....

Avec des gestes tranquilles, si doux qu'ils semblaient une caresse de ses mains blanches, Chrysanthème fit s'apaiser l'aimable tumulte.

Chacune reprit son siège ; chaises de paille estivales, grands fauteuils d'osier garnis de cretonne claire.

Dans l'accalmie des rires, la pluie redit sa mélodie en mineur contre les baies vitrées.

A leurs pieds, toute menue comme une petite fille, Eliane, ses amies disaient Lily, se tenait à demi-couchée, son visage mignon, où la fatale phtisie s'inscrivait déjà en paleur morbide, levé, plein d'amour vers Chrysantème.

—Oui, à quoi songez-vous, Grande Amie ?

Chrysanthème eut un sourire, qui assombrit encore les coins d'ombre de sa bouche.

--Je songe, répondit-elle lentement, qu'elle m'est bien douce cette amitié que vous avez pour moi.... Je songe que vous êtes bonnes de venir à moi ; à moi dont la mélancolie et les cheveux blancs ne vous effraient pas....

—Oh ! protestèrent à la foi, Emy et Eliane, des cheveux blancs !.... Vous êtes de si peu notre ainée !....Et, nous aimons votre charme un peu triste, qui vous a value, de Barlotte, le délicieux surnom de Chrysanthème !....

Emy ajouta, près de l'oreille nacrée où moussait une boucle de cheveux mordorés.

—Ce que nous aimons surtout c'est votre coeur toujours ouvert aux confidences, toujours prêt à dire les consolantes paroles. Sans vous, l'oublierais-je jamais ! et la voix d'Emy eut des notes basses, mouillées, desespérement navrantes, sans vous ma vie était liée a celle d'un être pour lequel je n'éprouve que répugnance....

Chrysanthème passa son bras autour de la taille flexible inclinée vers elle.

—Votre mère s'est laissée toucher ? Je n'osais l'espérer après notre entrevue d'hier.

L'Eternel Charme

Les yeux les plus charmeurs sont les grands yeux humides,
Les yeux penseurs qu'emplit un songe d'idéal ;
Dans lesquels on peut lire, aux profondeurs limpides,
Des aspirations qu'ignore le banal,
Un tendre espoir meurtri ou des pitiés candides...
Les yeux les plus charmeurs sont les grands yeux humides.

La bouche la plus douce est celle qui sourit,
Dont la ligne, gaiment, aux coins fins se relève
Et semble être au dehors ce qui chante et sourit
D'un flot intérieur de bienfaisante sève.
La joie aux lèvres naît lorsque le cœur chérit,
La bouche la plus douce est celle qui sourit...

L'âme aux regards se prend, l'amour aux yeux s'avive,
Et l'arc pur et serein de la bouche, captive ;
Et c'est pourquoi je veux, dans le visage aimé,
Que cisèle mon rêve avec des soins d'orfèvre,
Voir unie en rayons, sous un front parfumé
L'émotion des yeux aux sourire des lèvres.

L. MAIGUE.

Charlotte Garnier, berçait sa langueur blonde dans un "rocking-chair" de coutil gris, les yeux mi-clos sur le rêve de sa jeunesse : donner une forme rythmique au monde idéal qui flottait dans son âme.

Contre le vitrage, dont elle relevait le "mystère", Gabrielle Baulin, cherchait, avec un froncement de myope, à percer le brouillard de la pluie, flottant comme une écharpe molle sur la mer, sur la plage.

--La Baule, le Touliguen, où êtes-vous, fit une voix moqueuse, près d'elle. Où sont vos côtes enchanteresses que brodent les goémons verts, vos plages d'or, vos jolies baigneuses, vos élégants yachtmen, costumés de blanc chaussés de clair ? Hélas ! trois fois hélas ! tout a fondu sous cette pluie...

-....Bête !

Dans un tourbillon de sa robe blanche, Magdeleine fit face à l'interruptrice.

—Oui, Mademoiselle !...., Je maintiens mon qualificatif !....

Elle était jolie ainsi. Magd, l'air d'un petit coq en colère, son visage un peu pâle tourmenté d'un léger tic nerveux faisant se rapprocher les fanges de ses cils et avivant l'éclat de son regard.

-Mgd ! fit indolemment sa sœur Charlotte.

Magdelaine haussa légèrement les épaules et, en signe de protestation batailleuse, lança à une allure folle le réticule de soie japonaise d'où sortait un coin de broderie jaunie.

Dans le fond de la vérandah, la tête inclinée sous les palmes vertes d'un arbustre exotique, Jeanne Thibault, Marguerite Tuzet, Anna Béasse, papotaient à voix basse, en piquant des points lents dans des soieries quelconques.

De temps à autre, pour enfiler une nouvelle aiguillée, ou attirées par un éclat de voix, Jeanne redressait son buste bien pris de saine provinciale ; Marguerite levait ses yeux bleus lavés, seule beauté de ce visage maigre et osseux ; Anna opérait un pénible effort de sa replète personne pour faire face aux rieuses.

Chrysanthèmes à quoi songez-vous ? Vous permettez ?...

Avant même qu'elle eut permis, Emy se glissa dans le large fauteuil, les plis de sa jupe claire mêlés aux plis de la jupe grise de Chrysanthème.

Emy secoua sa tête lasse.

J'ai obtenu un mois de délai... d'ici là... Ses yeux embués se tournèrent vers la mer invisible dans le gris de la pluie .. d'ici là, le navire de Max sera de retour, ses mains se joignirent convulsivement : Priez, bonne amie que je ne me sois pas trompée... le soir, où me faisant ses adieux, mon cousin réclama en porte-bonheur la branche de mimosa piquée à ma ceinture...

Elle était poignante cette scène intime se déroulant dans le bourdonnement joyeux. Chrysanthème avait peine à refouler la grande montée de larmes qui gagnait ses yeux. Elle mit toute sa foi en ces mots :

—Espérez, petite chérie !

Une irradiation de bonheur transforma le visage de la jeune fille, et répondant à une interrogation antérieure.

—Qu'importe à maman celui-ci ou celui-là, pourvu qu'elle soit libre...

—Taisez-vous ! Vous n'avez pas le droit de parler ainsi. Votre mère vous aime...

—A sa manière ! comme elle a aimé mon père !...

Une bande de batiste, dont la teinte dénonçait un séjour prolongé dans un panier à ouvrage, vint interrompre les jeunes filles, en coiffant joliment Eliane.

—Oh ! pardon, s'excusa en même temps la pétulante Magdelaine. Lily, rendez-moi mon chemin de table !

Eliane dodelinait sa tête blonde et suivait de son doigt frêle et rose, le tracé fantastique d'une fleur,

—Pas avant que ces demoiselles aient deviné le genre de fleur que vous brodez. Charlotte, Suzanne, Gabrielle, sont-ce des violettes ? et gamine, Lily courut autour de la table, des fauteuils, des caisses d'orangers, levant au-dessus de sa tête le chiffon de batiste, poursuivie par Magdelaine.

—Des pivoine !

—Des roses !

—Des marguerites !

—Non, non, répondait l'étourdie.

La course menaçait de tourner au tragique pour le mobilier de vérandah.

—Magd, intervint Chrysanthème, on vous rendra votre chemin de table si vous nous dites le nom de vos fleurs ?

Magd s'arrêta court.

—A une condition.

—Laquelle ?

—Les potins de ces demoiselles sont aujourd'hui plus insipides qu'à l'ordinaire, Chrysanthème vous nous direz une histoire, et toute rose Magd ajouta doucement, presque religieusement, une, belle histoire d'amour ! Dites, Chrysanthème ?

=Dites, grande amie ? supplia Eliane. Tenez, Magd, votre ouvrage ! Comment s'appellent vos fleurs ?

—Des fleurs de rève ! répondit Magd gaavement, en glissant un regard vers l'indolente Charlotte.

(A suivre)

MAGALI.

Cuisine Française

LE POT-AU-FEU.

Pour un ménage de six personnes et pour avoir du bouillon de quoi faire deux potages, ayez :

Quatre livres de bœuf. Les morceaux les meilleurs pour le pot-au-feu sont ceux qui composent la partie supérieure de la cuisse du bœuf.

Trois carottes assez grosses ou quatre moyennes. Deux navets, un panais, trois ou quatre poireaux.

Un peu de persil, une petite branche de céleri, une tomate, un oignon piqué de deux clous de girofle.

Mettez dans un pot-au-feu, les quatre livres de viande, bien ficelés pour les empêcher de se déchiqueter pendant la cuisson, avec six pintes d'eau froide et une petite poignée de sel. Si vous avez un os à moelle, enveloppez-le dans une feuille de choux, pour empêcher la moelle de se répandre.

Mettez sur un bon feu.

Aussitôt que l'écume vient à monter et à former une couche au-dessus du liquide, vous l'enlevez le plus complètement possible. Ecumez jusqu'à ce qu'il ne se forme plus d'écume.

Cette opération terminée, mettez dans le pot-au-feu carottes, navets, panais, poireaux, persil, céleri, tomate, oignon ; tout cela épluché et lavé soigneusement.

Faites repartir à grand feu, l'ébullition ayant été arrêtée par vos légumes ; puis, quand le tout bout bien, modérez votre feu, de manière que votre pot-au-feu ne fasse plus que bouillir à tout petits bouillons.

Pour faire un bon bouillon il faut de cinq à six heures. Laissez bouillir tout doucement pendant ce laps de temps, le couvercle placé un peu de côté pour laisser passer la vapeur.

Un moment avant d'employer le bouillon, on le goûte pour voir s'il est assez salé et on le colore avec un peu de caramel. Il doit être d'une belle couleur or, pas trop foncé.

Le bouillon sert à une infinité d'usages, on peut le prendre seul, chaud ou froid ; on l'emploie à confectionner des potages : potage au pain, au riz, au vermicelle, ou bien à améliorer les sauces.

UN CENTENAIRE

Buenos-Ayres a célébré le centenaire de sa délivrance, et cette délivrance, elle la dut à un marin français, le comte Jacques de Linières, dont les prouesses demeurent légendaires.

Jacques de Linières, qui etait originaire de Niort, où il naissait en 1753, eut tout jeune, l'amour des armes. A vingt ans, il entrait au régiment de Piémont royale cavalerie, mais la vie des casernes lui pesait ; il prit alors du service en Espagne et il allait au Brésil avec le grade d'enseigne de frégate.

On sait qu'à ce moment les colonies anglaises secouaient leur joug ; la France prenait part à l'affaiblissement de la puissance britannique, ayant pour associée l'Espagne. Et cette coopération devait amener la proclamation de l'indépendance des Etats-Unis. Chassée du Nord de l'Amérique, la Grande-Bretagne veut se refaire dans l'Amérique du Sud de nouvelles colonies et ce, au détriment de l'Espagne.

On était en 1806. Le général Beresford et le commodore Home Pophan investissaient Buenos-Ayres, qui capitulait peu après. C'est alors que Jacques de Linières résolut de rependre, coûte que coûte, la capitale du Brésil aux anglais. Il court à Montevidéo, équipe six cents hommes de choix, gagne la colonie du Sacrement où l'attendaient deux goélettes, neuf chaloupes, huit transports. Cent hommes de la colonie se joignent à cette faible armée. Le marin français n'hésite pas, avec cette faible troupe, à marcher sur Buenos-Ayres : " Le courage, déclare-t-il, suppléera au nombre." Et voici l'ordre du jour qu'il laisse aux siens :

" Ce soir, si le vent, le permet, nous passerons à la côte du sud. Je ne doute pas du patriotisme ni de l'intrépidité des officiers et soldats. Si, contre mon attente, quelqu'un tourne le dos il y a à l'arrière-garde deux canons chargés à mitraille.

" La valeur sans discipline mène à la ruine, des forces soumises à la voix qui les dirige obtiennent la victoire : j'ordonne la plus stricte obéissance.

" Soldats, courez à l'ennemi et faites retentir sur nos forts le nom de Dieu et souvenez-vous qu'à votre tête marche de Linières ; il ne recule jamais."

Le 4 août, la flotille disperse une caravelle anglaise et jètte l'ancre en face de la ville bresilienne. De Linières, quelques jours plus tard, parvient au sommet du promontoire qui domine Buenos-Ayres : il s'en estime le maitre et écrit au général anglais.

" Général, il y a plus d'un mois, Votre Excellence est entree dans cette capitale. Vous avez attaqué avec de faibles troupes une population immense à laquelle a manqué la direction pour s'opposer à vos projets. Aujourd'hui, pleine d'enthousiasme, elle secoue un joug odieux et me fait vous adresser cet avis. Quinze minutes vous seront accordées pour prendre le parti ou d'exposer votre garnison à une entière destruction ou de vous livrer à la discrétion d'un ennemi généreux."

Beresford ne voulut rien savoir : alors de Linières commença l'attaque du fort. La lutte se prolongea jusqu'au soir ; dans la nuit, le marin français disposa son artillerie et, le matin, une vigoureuse attaque commença, qui fut bientôt couronnée de succès. Les Anglais, vaincus, arborèrent le drapeau blanc. Buenos-Ayres était délivrée.

LE COURRIER DE L'OUEST

Publié par " La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.

PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE

Toute demande pour changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de cinq cents.

Toutes communications et lettres doivent être adressés :

LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 25, Edmonton, Alta.

Jeudi, 20 Septembre 1906

Halo ! Halo !

Soigneusement imprimée, sur un papier de luxe et munie d'une couverture de fort bon goût, il nous est parvenu une brochure contenant ce qui suit :

De L'ENGINEERING, LONDRES, ENGL.

L'expérience du téléphone municipal à Glasgow s'est terminée par la translation du service à l'office des Postes à un prix qui, selon toute probabilité, entrainera une perte de $75,000. Le chiffre total des dépenses sur le réseau s'élève actuellement à $1,900,000 et la différence entre ce chiffre et le prix d'achat est de $1,225,000. Cette somme énorme sera remboursée par des prélèvements sur les fonds d'amortissements déjà établis et sur les impôts de Glasgow.

Au cours de la discussion, il fut dit que la National Telephone Company était désireuse d'acheter l'installation du service municipal à sa valeur réelle d'après les livres. L'offre était donc de $100,000 à $125,000 supérieure à l'offre du Post-office.

Mais les affaires du téléphone municipal de Glasgow avaient toujours été conduites en opposition avec celle du N. T. C. et, par 45 voix contre 13, le Conseil Municipal résolut de perdre $100,000 plutôt que de céder leur réseau téléphonique à la compagnie rivale et victorieuse.

En plusieurs occasions, pendant les trois dernières années. nous avions démontré que les affaires de la Corporation de Glasgow n'étaient pas en bonne voie, tant au point de vue technique que financier. Les fautes commises dans l'établissement des plans originaux, les erreurs dans les estimations et dans les méthodes de travail adoptées étaient radicales et difficiles à redresser.

Leurs effets furent de suite évidents et le seul remède efficace, qui aurait pu être apporté, était la refection complète du réseau et le remaniement de l'affaire.

Ceci avait été pratiquement admis à Glasgaw et, à plusieurs occasions, il avait été proposé de reconstruire les tableaux commutateurs et les téléphones et d'élever les tarifs. Mais pour faire cela, il aurait fallu changer le système financier, changer le service et étonner le public. Aussi, la Corporation de Glasgow se sentit obligée de combattre jusqu'à ce qu'un client puisse être trouvé pour en prendre une charge pleine et entière.

Mais, pendant ce temps,le service municipal du téléphone étant médiocre permit à la National T. Co. de prendre tant d'avance que le réseau de cette Compagnie est maintenant plus du double que celui de la Municipalité, et s'augmente continuellement pendant que ce dernier reste stationnaire.

Il y eut, par occasion, dans nos colonnes,des lettres chaudes émanant des défenseurs de l'entreprise municipale, qui voulaient combattre nos restrictions touchant les plans utilisés et le coût excessif de l'installation.

Mais il a été très vite indiscuté que le réseau a coûté, proportionnellement aux souscripteurs servis et aux revenus obtenus, presque le double des estimations sur lesquelles on avait basé l'affaire, et cette certitude découlait de l'examen des chiffres officiels. Et sur les autres points, la qualité du plan et l'importance de la dépréciation, nous sommes fixés par le Président du comité du téléphone. Dans son discours, proposant la vente, M. Alexandre dit : " Une autre objection, pour continuer le travail du réseau municipal, est le fait qu'il serait nécessaire d'emprunter au moins une somme de $500,000 afin qu'il soit possible de faire les changements nécessaires aux commutateurs, au réseau, et par ces améliorations augmenter le nombre des souscripteurs." L'augmentation du nombre des souscripteurs n'a pas été pour les deux dernières années, un facteur sérieux, à en juger par les statistiques officielles. Mais les changements nécessaires des commutateurs et le re-équipement des stations d'échange et des souscripteurs coûteraient bien au-dessus de $500,000, sans augmenter d'un sou le revenu.

Personne ne sera disposé à se quereller avec le Chancellier de l'Echiquier pour le prix libéral qu'il offre pour le réseau de Glasgow. Les Ingénieurs du Post-office n'ont, sans aucun doute, aucune désillusion sur ce sujet, et ils savent parfaitement ce qu'ils vont acheter et combien il leur coûtera pour l'amener à composition.

Mais, il est beaucoup préférable que $500,000 soient jetés maintenant plutôt que de voir le service du téléphone toujours obstrué par une concurrence acharnée.

La concurrence fut apportée par un des derniers ministres qui était entièrement influencé par des notions erronées en ce qui concerne les affaires du téléphone. Le public, invariablement, doit payer le prix des erreurs des gens du gouvernement et la meilleure chose à faire, en l'occurence, est de payer comptant.

Heureusement, pour le gouvernement, les réseaux de téléphones municipaux ne sont pas nombreux. En cette occasion, les affaires du téléphone ont été établies sur des données peu commerciales, et, par conséquent, n'ont pu s'attirer qu'une faible portion des gens qui usent du téléphone. En de telles circonstances, la translation du téléphone municipal en des mains plus capables était inévitable depuis longtemps. et c'est seulement la fierté municipale qui l'a retardée.

Montreal Gazette, 24 juillet, 1906.

La ville de Glasgow a abandonné le téléphone municipal, le réseau a été vendu au gouvernement à un prix qui représente une perte de $75,000 aux contribuables. Ceci ne représente certainement qu'une partie du coût actuel de l'expérience, attendu qu'une partie considérable des dépenses a été couverte par certains procédés de comptabilité dont les municipalités usent dans certaines occasions.

Le sort de l'expérience de Glasgow donne une leçon d'Etat à ceux qui plaident la municipalisation et qui s'imaginent que c'est simplement parce qu'un service est municipalisé qu'il est capable d'être fourni à des taux plus réduits que ceux d'une compagnie.

L'expérience du téléphone de Glasgow prit naissance de ce que les gens pensaient que la National T. Co. imposait des taux excessifs. Un ingénieur électrique, nommé Bennet, s'assit et chiffra qu'un service de première classe pourrait être établi au prix de $30 par souscripteur.Les chiffres de M. Bennet eussent été corrects s'il n'eut oublié que le service du téléphone se développait et que la durée d'un réseau n'est pas éternelle. Il comptait d'ailleurs que le matériel aurait une durée de 30 ans, et pour ajouter aux difficultés de cette situation le matériel de l'installation originale n'était pas moderne. Un essai fut fait quand on entreprit les réparations, mais, comme il arrive toujours dans les travaux de rafistolage, le résultat fût que l'on détruisit l'efficacité du service. Une couple d'années après le remaniement du réseau il fut livré au service municipal. A ce moment le National T. Co. avait à peu près le même nombre de souscripteurs. A ce moment aussi, l'inéficacité du service municipal devint indéniable et les résultats furent que, malgré que les taux de la National T. Co. fussent le double de ceux du service municipal, sa liste de souscription s'augmenta très rapidement pendant que celle de la ville restait stationnaire.

Dans les trois dernières années, au lieu d'être à termes égaux la National T. Co. était capable de donner à ses souscripteurs les communications avec deux fois le nombre de téléphones qu'il était permis aux souscripteurs de la ville d'obtenir, et de faire des rabais lorsqu'il y avait double emploi.

Les souscripteurs de la Compagnie pouvaient atteindre trois personnes, alors que le service municipal était restreint à une.

Comme la valeur du téléphone repose largement dans le nombre de communications qu'il peut avoir, il est patent qu'en fin de compte le service de la Compagnie, bien que double comme prix, était réellement le meilleur marché. Finalement, la détoriation du réseau municipal et le manque d'uniformité dans le matériel devinrent si sérieux qu'il était évident que la ville avait à adopter l'un ou l'autre des deux moyens : 1o. ou se retirer des affaires— 2o. ou arracher une grande partie du réseau actuel et dépenser des centaines de mille dollars de son capital pour le remplacer.

Si le service municipal eût été assis sur des bases commerciales ce dilemne n'aurait pas embarrassé la direction. Le taux par souscripteur aurait été suffisant pour permettre de tenir toujours le réseau dans des conditions modernes. Au lieu de cela on faisait payer $30 qui représentaient seulement le coût du roulement et du maintient. Ce calcul avait pour base, cette fausse idée, que le téléphone du souscripteur, les tableaux commutateurs et tout le matériel requis durerait 30. Partant de ce principe, la municipalité n'avait pas de fonds de réserve pour pourvoir au remplacement.

La National Tel. Co. avait, au contraire, basé ses tarifs sur la nécessité qu'il y a de suivre la marche du progrès et de garder toujours un service moderne.

Le service municipal de Glasgow était d'avance destiné à faire faillite et cette faillite est arrivée. Elle ne surprendra personne ayant la connaissance de la manière imprévoyante avec laquelle on opéra.

La British Post-office dépensera maintenant un demi-million de dollars pour mettre ce reseau dans de bonnes conditions. Cela fait, il fera probablement, comme il a été fait à Londres, un arrangement avec la National Tel. Co. au point de vue du tarif.

Il ne sera pas du tout étonnant que les gens de Glasgow payent plus de $10 par an dans un temps rapproché. A Londres le tarif est de $17 et le service de Glasgow est presque aussi important que celui de Londres. Il est donc tout naturel de penser que les taux seront mis de pair.

La British Post-office ne poursuit pas d'ailleurs le service à bon marché dans son projet de nationalisation du téléphone ce qu'il cherche est la protection de gros et peu profitables placements dans le téléphone.

Dans tous les cas, il n'est pas possible tant que le téléphone n'aura pas été pleinement developpé de faire un service efficace et à bon marché, il faut d'abord que la nécessité de remplacer des appareils couteux et qui n'ont pas pourtant perdu de leur bonté, mais qui, par les modifications apportées aux systèmes sont démodés, est disparu.

Les tableaux du commutateur moderne il a cinq ans sont maintenant surannés et dans cinq ans d'ici les meilleurs d'aujourd'hui seront démodés.

Si les gens veulent le meilleur, ils doivent être prêts à payer et aucun projet de téléphone ne doit espérer donner le meilleur et rester solvable qu'à la condition qu'il base ce tarif sur les principes reconnus généralement et que seules les améliorations qui augmentent la capacité de produire puissent être chargées sur le compte du capital.

Toutes autres choses doivent provenir des revenus.

Le sort de la tentative du téléphone municipal de Glasgow attend les tentatives privées des municipalités à la recherche du bon marché. Elles doivent se départir de leur audace, car pour ce qui est du téléphone bon marché et efficatité ne peuvent marcher la main dans la main que pendant un laps de temps très court."

* * *

D'où nous vient cette brochure, et par les soins de qui a-t-elle été rédigée et dans quel but ?

Telles sont les questions que nous nous sommes posées.

Il est d'ailleurs difficile de répondre, car la brochure est soigneusement anonyme. Nous n'y trouvons rien, pas le moindre indice capable de nous mettre sur la bonne voie, pas même l'indication de l'imprimerie où ce petit travail a été fait.

Mais si brochure garde son brillant anonymat elle laisse, après lecture, deviner le but qu'elle poursuit et connaissant le but visé, nous pourrions, par déduction, trouver qui a décoché la flèche. Mais là n'est pas notre souci, car, de qui qu'elle vienne, elle manque son but apparent, qui est de former un courant d'opinion capable d'entraver la municipalisation du service de téléphone à Edmonton.

Comme dans toutes les causes mauvaises, en voulant trop prouvé, notre brochure ne prouve rien. Ou du moins si elle prouve quelque chose, c'est tout simplement, l'étourderie ou l'inconscience de la municipalité de Glasgow, mais elle n'apporte pas un seul argument valable contre la municipalisation du service de téléphone.

Au contraire, en montrant par où on peut pécher dans une question aussi délicate, elle rend un signalé service à la municipalité, qui ne pourra que s'en montrer reconnaissante.

Comme le dit la *Gazette*, de Montréal, l'expérience de Glasgow donne une leçon d'Etat à ceux qui plaident la municipalisation et qui s'imaginent que c'est simplement parce qu'un service est municipalisé qu'il est capable d'être fourni à des taux plus réduits que ceux d'une compagnie. Mais ce n'est pas là le but que poursuit la cité d'Edmonton en municipalisant ses téléphones. Elle peut s'occuper d'abord de perfectionner, d'accroitre et de tenir toujours moderne son réseau ; le bon marché est non pas le but, mais la conséquence de cet état de chose, et il sera certainement atteint dans un délai plus ou moins long.

Et pourquoi en serait-il autrement ?

Quel est le but poursuivi par une compagnie, si ce n'est de payer des dividendes à ses actionnaires. Il n'y en a pas d'autre ; s'enrichir est le point capital. Quels sont les moyens employés, si ce n'est la recherche de la perfection dans le service, afin d'avoir un plus grand nombre de clients, lorsqu'il y a concurrence et, au contraire, la stagnation du système lorsqu'il n'y a pas concurrence et que les traités sont assez lâches pour permettre cette stagnation.

Considérant qu'une compagnie est toujours formée de deux partis, les techniciens, qui dirigent l'affaire, les financiers, qui donnent l'argent, on en arrive à cette conclusion, que la municipalisation d'un système n'est autre chose que la substitution de la cité aux financiers, le personnel technique restant composé des mêmes éléments. Partant de ce principe, qui est vrai en lui-même, il est facile de s'apercevoir que ce qui est dossible à une compagnie l'est également à un service municipalisé, à condition que l'on trouve dans celui-ci la sagesse, la réflection et les connaissances commerciales qui caractérisent généralement les conseils d'administrations des compagnies.

De là à dire qu'un service municipal peut donner des bénéfices, tout en étant maintenu absolument moderne, et que, dans un temps plus ou moins long, les contribuables bénéficieront de cela sous forme de diminution du taux, il n'y a qu'un pas et nous le franchirons.

Le Procureur Général Cross

Le Procureur Général, M. Cross est de retour depuis samedi d'un voyage dans le district de Victoria. M. Cross était accompagné de M. Walker, député du district de Victoria et de l'Hon. Sénateur Roy.

M. Cross s'est occupé de régler quelques affaires de son administration pendant que M. Walker inspectait les travaux des routes et des ponts qui ont été commencés par le ministère des travaux publics

Deux importantes réunions furent tenues à Brosseauville et à St. Paul des Métis. Le Procureur Général Cross, M. Walker et le Sénateur Roy prirent successivement la parole. Leurs discours furent fiès appréciés par les auditeurs. Par suite de la construction du C. N. R. les routes ont maintenant changé d'orientation. Tandis qu'autrefois les principales et les plus fréquentées du district se dirigeaient vers le Fort Saskatchewan et Edmonton, aujourd'hui elles se dirigent du nord au sud vers les nouvelles villes qui se sont créées sur le parcours du C.N.R.

Pour faire face aux nouvelles exigences du commerce de la région il a fallu par conséquent créer ces nouvelles routes et malgré la difficulté du problème il a été résolu au mieux des intérêts de la région grâce aux efforts de M. Walker.

L'hon. M. Cross a été enchanté de son voyage à travers cette magnifique région de l'Alberta. Il a été très touché des nombreuses marques de respect et d'estime qu'il a recueillies sur son parcours.



Synopsis des règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres fèdérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut-être inscrite par toute pessonne qui est l'unique chef d'une famille ot toute homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales a Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY.

Sous-ministre de l'Intérieur

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée. 9, 8, 06.

Pour les Cultivateurs

Elevage du Cheval

Allaitement et sevrage

Le poulain, en venant au monde, est couvert d'un enduit visqueux que sa mère lui enlève en le lèchant. Si elle ne le faisait pas, on l'y déterminerait en saupoudrant le jeune animal d'un peu de sel et de son. On passe les doigts dans la bouche du poulain et on lui insuffle un peu d'air dans les naseaux si la respiration ne paraît pas normale. On vérifie également si quelques-uns de ses orifices naturels sont parfaitement ouverts ; ensuite on l'aide à se mettre sur ses jambes et à trouver la mamelle de sa mère, qui se défend quelque fois, surtout lors de la première mise bas. On essaie par quelques caresses de la décider à se laisser têter.

Il est essentiel que le premier lait de la mère soit bu par le poulain, parcequ'il possède une vertu purgative nécessaire pour expulser le méconium qui remplit les intestins du jeune animal.

La mise à bas s'opérant habituellement au grand air et vers le milieu du printemps, l'on n'a pas ici à s'inquiéter beaucoup des conditions climatériques qui par suite d'un long atavisme, n'ont que peu d'influence sur le poulain, néanmoins lorsque, la mise-bas a lieu l'hiver, la mère et le petit doivent être tenus chaudement et à l'abris des courants d'air. Après la mise à bas il convient de surveiller la jument qui quelque fois repousse le poulain.

Si la mère repousse le poulain et le maltraite on doit employer tous les moyens pour le lui faire accepter. Si on n'y parvient pas, on le place, séparé par une claie, près de celle-ci, afin qu'elle puisse le voir, le sentir et s'y habituer. Cette antipathie se passe ordinairement très vite.

Dans le cas, cependant où la jument ne pourrait nourrir son poulain, on habitunerait celui-ci à boire du lait de jument ou de vache. On l'y amène en lui faisant d'abord sucer le doigt trempé et en partie plongé dans le lait.

On a vu des poulains robustes et très bien venus qui n'avait tété ou plutôt bu que du lait de beurre.

Dès que le poulain est assez vigoureux pour se soutenir sur ses jambe, il suit sa mère. On doit toujours le surveiller durant les premiers jours. Lorsque le poulain est né l'hiver, il convient de ne pas le laisser sortir avant le huitième jour. Il faut l'habituer au froid en choisissant les heures les plus douces de la journée et en prolongeant tous les jours un peu la durée de la sortie.

Dans l'écurie il vaut mieux ne pas attacher la jument de crainte que le poulain se blesse à la longe.

On a toujours avantage de construire un box à l'aide de quelques planches.

La litière doit être épaisse et fréquemment renouvelée.

Si la jument travaille dans les champs on doit laisser le poulain suivre la mère, qu'il tette de temps en temps. Lorsque pour une raison quelconque on agit autrement il est nécessaire, après un travail long et fatiguant de traire le premier lait qui pourrait être échauffé et donner des coliques au poulain.

Dans la prairie le poulain commence à manger de très bonne heure et on n'a pas à s'occuper de cette question. Mais lorsque le poulain est élevé dedans on doit lui présenter, vers deux mois et même plus tôt des aliments d'une mastication facile, un peu d'orge ou d'avoine concassée et légèrement humectés. Plus tard on doit lui donner à manger à part, en l'absence de la mère ou apres avoir attaché celle-ci.

Le sevrage des poulains a lieu ordinairement à six mois et quelque fois à quatre lorsque la mère est fatiguée ou qu'elle porte de nouveau. Cependant lorsque par suite de maladie ou pour tout autre raison le poulain est frêle on peut le laisser têter plus longtemps surtout si l'époque du sevrage coïncide avec la venu de l'hiver.

Le sevrage est généralement très facile, il suffit d'espacer progressivement les tétées et de donner à boire de l'eau blanchie avec du son au poulain.

La nourriture de la mère doit être diminuée progressivement.

Si les mamelles s'engorgeaient. on ferait couler le lait, sans jamais traire à fond et on laverait le pis avec une décoction de grain de lin.

Conseils Sages.

M. J. J. Hill vient de faire un discours pratique à l'éxposition agricole de Hamline, Minn. M. Hill a parlé de la nécessité d'améliorer les méthodes d'agriculture, faute de quoi, "dans " vingt ans, la récolte du blé ne suffira " plus à la consommation intérieure, " et pas un boisseau ne restera pour " l'exportation."

Il est un fait certain, c'est que le sol de l'Ouest américain n'a plus sa fertilité de jadis. Et, ce qui est plus malheureux, il n'a plus également les principes nutritifs qui font le blé de choix. Le blé américain est devenu de second ordre. Notre blé dur No. 1 du Manitoba et des plaines du Nord-Ouest a conservé seul les qualités qui ont imposé le blé de l'Ouest sur les marchés du monde. Les Américains s'en rendent tellement compte qu'ils viennent chez nous remonter leur semence, et ils achètent notre blé, pour le mêler au leur, dans les minoteries, afin de conserver à la farine américaine sa qualité primitive. Le nombre de plus en plus considérable de fermiers américains qui vendent leurs fermes pour venir s'établir dans notre Nord-Ouest est une autre preuve encore de la supériorité de notre sol vierge, sur le sol américain, appauvri par une culture faite sans discernement.

" Seulement la moitié des terres " *achetées, dit M. Hill, est maintenant* " en labour. Ce labour ne produit pas " la moitié de ce que la terre devrait " donner, sans perdre un atome de sa " fertilité. Et cependant, le gaspillage " de notre trésor est tellement avancé " que la valeur actuelle de notre sol, " *au point de vue de la fertilité*, a plus " perdu en trois générations de culture " aveugle qu'elle n'aurait perdu en " cinq siècles de culture intelligente."

Ces paroles de M. Hill méritent d'être méditées soigneusement. Notre sol nouveau du Nord-Ouest est semblable à ce qu'était le sol de l'Ouest américain. Les mêmes méthodes de culture amèneront les mêmes effets. Nous avons un exemple sous les yeux qui ne doit pas être perdu. Nous sommes justement placés pour profiter des fautes d'autrui.

Et ne peut-on pas dire déjà que nous aussi, nous avons notre propre expérience. Les plus anciennes fermes du Manitoba produisent-elles autant et d'aussi bon blé qu'autrefois ? N'est-ce pas un fait qu'à mesure qu'on se rapproche de Winnipeg, les fermes sont *moins fertiles*, et le blé est moins bon ? Il faut remonter vers le nord, vers les pleines nouvelles pour trouver le blé dur No. 1. Prenons garde : c'est un indice que nous aussi, avons eu nos erreurs. Un sol bien cultivé conserve sa fertilité indéfiniment. Certes, il en doit être ainsi, car autrement l'humanité périrait. Et cependant, des fermes de l'Ouest Améri. qui rapportaient, il y a vingt ans, de vingt à trente boisseaux à l'acre, ne rapportent plus, au témoignage de M. Hill, qui s'y connait, que de treize à dix-huit boisseaux.

En vingt ans, la moyenne a diminué de plus de un cinquième.

Le cri d'alarme poussé par M. Hill, devrait être entendu par tout le monde dans le Nord-Ouest, afin de conserver, tout en le cultivant, l'immense héritage que nous a départi la nature.

L'EXPOSITION D'OTTAWA

Ottawa.—Au milieu des acclamations enthousiastes de plusieurs milliers de personnes, Sir Wilfrid Laurier a ouvert solennellement, l'exposition du Canada Central.

La cérémonie a eu lieu dans la magnifique salle pouvant contenir cinq mille personnes et munie d'une scène pour les représentations théâtrales. Il y avait dans la salle un bon nombre d'enfants qui ont fait beaucoup de bruit et ont empêché le reste de l'auditoire d'entendre une partie du discours de Sir Wilfrid.

Avant l'ouverture de l'exposition, on présenta au premier ministre une adresse dans laquelle on lui demandait d'appuyer l'octroi d'une subvention de $50,000 pour une exposition du Dominion qui aura lieu à Ottawa l'année prochaine à l'occasion du cinquantième anniversaire du choix de de cette ville comme capitale du pays, par la reine Victoria.

Le premier ministre s'est abstenu de faire allusion à cette demande dans sa réponse à l'adresse, qui fut lue par M. James White, président de l'Association de l'Exposition.

Sir Wilfrid dit qu'il regardait le fait d'ouvrir l'exposition comme un honneur et une œuvre d'amour, parce qu'il est citoyen d'Ottawa et que rien de ce qui concerne les intérêts de cette ville ne peut lui être indifférent. Il y a maintenant dix ans qu'il a établi sa résidence à Ottawa. Ce n'est pas sans quelque crainte qu'il a quitté ses anciens amis et voisins, car il n'était pas certain d'être aussi heureux parmi ses nouveaux associés qu'il l'avait été avec les anciens. Cette crainte n'a pas duré longtemps, et il n'a pas à se plaindre ; en réalité il a appris a apprécier l'atmosphère pure et vivifiante d'Ottawa et à jouir plus qu'il ne l'avait cru possible des beautés multiples dont il a plu à Dieu d'orner la capitale. Il n'a donc pas besoin de dire qu'il porte beaucoup d'intérêt au succès de l'exposition. Le sentier par lequel l'Association a marché vers le progrès n'a pas été semé de roses. Elle a éprouvé des revers, mais heureusement ils n'ont fait que la pousser à de nouveaux efforts.

Des *expositions* comme celle-ci sont des entreprises utiles, parce qu'elles réunissent le peuple canadien et le renseignent sur les ressources de toutes les parties de notre patrie commune. De plus, les expositions créent un esprit d'émulation entre les différentes villes, et même les nations. En ce qui concerne le caractère des édifices, Toronto tient la première place. Il est un grand admirateur de Toronto et a souvent reçu son hospitalité. Ce que Toronto a fait pour son exposition, Ottawa pourrait le faire avec avantage.

A deux points de vue, on n'a pas fait assez ici. Il voudrait voir le terrain agrandi, bien qu'il soit peut-être difficile d'obtenir plus d'espace. En second lieu, le terrain pourrait encore être amélioré. Tout le monde est fier d'Ottawa, et il est peut-être vrai de dire que cette ville n'a pas d'égale pour la beauté du site, à moins que ce ne soit la vieille cité de Québec. On peut en faire la plus belle ville du continent, même du monde. La capitale canadienne ne peut rivaliser, à certains points de vue, avec les villes de Londres, Paris, Rome et Washington, mais elle peut leur être comparée pour ce que la *nature* et la *main* de Dieu ont fait. Il caresse l'espoir que lorsque les enfants qui sont devant lui seront devenus des hommes, les autres villes du monde, tout en étant considérées très belles, ne seront pas trouvées égales à Ottawa.

En terminant, Lir Wilfrid déclara l'exposition ouverte. Il se rendit ensuite en compagnie des directeurs, à la Grande Tribune, où il passa en revue les cheveaux du roi.

Un désastre financier

La Real Estate Trust Coy, organisée en 1885, dépositaire de près d'un million de piastres des fonds de l'Eglise presbytérienne, et possédant à part cela $475,000 de dépots appartenant à la ville de Philadelphie et à divers citoyens, a suspendu ses opérations depuis quelques jours.

Cette faillite a été causée par des prêts considérables faits par le présidet K. Hipple, à Adolf Segal, sans garanties suffisantes.

Un effort désespéré a été fait pour sauver l'institution par le bureau de direction qui a fait appel à la Clearing House Association, mais celle-ci a refusé de souscrire un fonds de garantie de sept millions de dollars parce que les garanties étaient insuffisantes.

Le passif se chiffre à 10 millions de piastres. L'actif pour le moment, n'est que de 3 millions mais il est possible qu'il s'élève à 8 millions.

George H. Earle, jr., président de la Finance Coy, de Pennsylvanie, a été nommé receveur, et dans une déclaration faite aujourd'hui au public, il exprime l'espoir qu'il pourra bientôt, recommander aux déposants un plan destiné à protéger leur intérêts.

Le président Hipple a toujours été considéré comme un financier prudent.

Il mourut subitement vendredi dernier. Une enquête faite par les directeurs démontra que les prêts faits par le président à Segal, manquaient de garantie et que de faux rapports touchant les conditions de la banque avaient été faits aux directeurs.

Les amis du président Hipple prétendent que Segal exerçait sur lui une influence hypnotique.

A l'enquête du coroner, la mort subite du président Hipple a été attribuée à une hémorragie cérébrale.

Ce pendant, on assure que Hipple, s'est suicidé. Mais la famille et les médecins refusent de dire quoi que ce soit à ce sujet.

QUELQUES PAROLES DE PIE X

Le lendemain du jour on parut l'encyclique le Saint Père prononça ces paroles devant plusieurs Cardinaux et évêques en grande partie étrangers.

—" Ma personne va être attaquée par ceux que gênera mon encyclique.

De cela je me soucierais peu si ces attaques ne rejaillissaient pas sur l'Eglise. Un Pape sympathique rend l'Eglise sympathique, et le contraire est vrai également. Or, je ne suis pas sympathique en France, même auprès des catholiques...

A ce moment les prélats protestèrent respectueusement, mais Pie X poursuivit avec plus de force:

—" Même auprès des catholiques.

Je le sais, j'en suis sûr. Certes, ils ont pour la papauté tout le respect et toute l'affection désirables, mais moi ils ne m'aiment pas comme ils aimaient Léon XIII. On m'a trop calomnié auprès d'eux. Et puis faut-il l'avouer, je ne connaissais pas la France avant d'être monté sur le trône de Pierre et cela, les Français ne me l'ont pas pardonné.

Ils ne m'ont pas pardonné d'ignorer la langue française, et ils ont vu dans cette ignorance du dédain pour leur pays.

Combien ils se trompent.

Si je ne connaissais pas la France, c'est que mes études, mes relations, mes goûts avaient été dirigés d'un autre côté. Mais depuis que j'ai l'occasion de voir tons les jours des Français, de lire des lettres de Français, comme je comprends l'attraction exercée par ce peuple, le plus séduisant des peuples ! Il unit à la force du Nord la grâce du Midi. Quelles grandes choses il a faites dans le passé : " gesta Dei per Francos" et quelles grandes choses il pourrait bien faire encore !"

Ces paroles ou le Saint Père laisse deviner l'amertume des soucis que lui inspire la situation de l'Eglise en France ont été diversement commentées.

L'IMMIGRATION FRANCAISE AU CANADA

Du Free Press

Au moment où le Canada attire vers nos bords la meilleure partie de la jeunesse des pays européens les plus avancés, ceux qui sont chargés de nous procurer une catégorie de colons désirables devraient accorder un intérêt plus passager à une idée que l'on vient de lancer en France dans le but de placer à l'étranger les jeunes Français.

On veut par ce projet faciliter aux jeunes Français de bonne famille l'émigration vers des pays, où ils peuvent non seulement se trouver une bonne situation, mais encore faire connaître les différents produits de leur pays.

L'un des avantages qui, croit-on, résulterait de ce système, serait un échange de commerce et d'idées entre la France et ces différents pays. C'est à la réalisation de projets semblables que l'on attribue le progrès rapide de l'Allemagne et le fait qu'elle a atteint la positiou prépondérante et importante qu'elle occupe aujourd'hui dans le monde commercial et industriel. Il n'y a pas de doute qu'un tel projet assurerait surtout des avantages à la France, mais un pays nouveau comme le Canada tirerait incontestablement profit du fait d'avoir parmi sa population, qnand même ça ne serait que temporairement, des jeunes gens doués de l'esprit alerte et de la remarquable habileté financière que l'on trouve parmi la meilleure classe des familles de la belle France.

IRRIGATION

Galgary, Alta,—George Lang et Paul Paradis, ingénieurs, sont partis d'ici, hier, afin d'aller tracer des plans pour les travaux d'irrigation qui coûteront $2,500,000. Une grande partie des terres près du lac Sullivan, soit une longueur de 100 milles sur une largeur de 20 seront irrigués par un canal principal d'une longueur de 55 milles et environ une centaine de milles en canaux auxiliaires. Un syndicat anglais qui est grandement intéressé à ces travaux fournit les fonds.

GROSSE ENTREPRISE

North Bay, Ont., Sept.—Plus de deux mille personnes sont allés à " Front Lake," pour assister à la pose de la pierre angulaire d'un édifice que la " Montreal Refining & Reduction" fait construire à cet endroit. Des discours furent prononcés par MM. Monteith, F.D. Monk, C. McCool, N. Labrosse, députés. L'hon. M.F. Cochrane' ministre des Terres, Forêts et pêcheries, d'Ontario, posa la pierre. Cet établissement coûtera $2,000,000 quand il sera terminé. " Front Lake" est situé à 2 milles au nord d'ici. Environ neuf cents personnes seront employés dans cette grande fabrique.

La Sarcelle Bleue

Suite de la 2ième page

– Après demanda tranquillement M. Maldonne.

—Cela ne t'émeut pas ?

—Mais si, Robert, cela me toucherait, certainement.

—Je suppose donc que ta fille, libre, sans conseil, en vienne à aimer à son tour....

—Eh bien ?

—Eh bien ! mon cher, si nous n'y veillons pas, cette supposition-là peut-être une réalité demain, oui, demain, entends-tu, nous pouvons la voir demandée en mariage, épousée, emmenée, si jeune encore. As-tu pensé à cela, Guillaume, emmenée ?

-Quelquefois.

Et tu peux admettre cette idée, que demain nous ne l'aurons plus ?

—Que veux-tu, Robert....

—Que nous nous trouverons face à face tous trois, aux Pépinières ?

--Comme autrefois, mon bon ami.

—Non, pas comme autrefois : vieillis, usés.

—C'est un peu vrai.

-Et sans Thérèse. Tu peux supporter cela, toi, sans Thérèse ?

--Mon Dieu, mon ami, si je la savais heureuse. Les enfants, on les élève pour d'autres, en somme, et il faut savoir être heureux quand ils le sont, par ricochet....

M. Maldonne disait cela d'un ton tranquille, levant par instants les épaules, en signe de résignation et de passivité. Robert le considérait, sans rien répondre. Il ne s'attendait pas à rencontrer si peu de eensibilité, une imagination si froide et si bornée. Ah ! certes, il se sentait d'une autre espèce, lui, de l'espèce qui souffre et se révolte. Il ne comprenait pas la vie de cette façon moutonnière. Quelque chose d'orgueilleux et de méprisant se soulepait en lui, à la vue de cet homme souriant, vêtu de clair, occupé d'oiseaux, que le sort de Thérèse, l'abandon possible des Pépinières, ne parvenaient pas à émouvoir. Celui-ci regardait aussi Robert avec étonnement.

Allons, mon vieil ami, dit-il en l'attirant par la main, tu te bats contre des moulins à vent. Laissons là toutes ces billevesées. Thérèse ne court aucun danger, je t'assure. Apaise-toi. Tiens, assieds-toi là, je vais te lire le passage que je terminais, quand tu es entré. Veux-tu ?

Robert s'assit, du même air offensé, près de la table. Déjà Guillaume avait saisi le cahier de papier qui contenait son mémoire. Il passa la main sur sa barbiche, ses yeux s'animèrent d'une flamme vive.

—Je suis rendu, dit-il, à la famille des Longirostres. Je viens de traiter du " chevalier Gambette," et j'arrive au " bécasseau combattant."

Et il lut, scandant la phrase avec amour :

" Bécasseau combattant, " Tringa pugnax." Quand le petit bécasseau, avec son bec et le secours de sa mère, vint à briser la coque qui le tenait captif, la couleur de l'œuf, jaune gris parsemé de taches bistres, tantôt disséminées, tantôt groupées, se trouve reproduite avec une exactitude telle sur la tête, le corps, les ailes de l'oiseau, que le petit ressemble à un œuf animé. " A la lettre, mon cher ! regarde ! Est-ce une découverte ?

Il désignait, sur la table, à côté d'une coquille, un poussain vêtu de poils, monté sur de hautes pattes.

—Q'en penses-tu ? demanda-t-il.

Robert sourit amèrement.

—Je te félicite, dit-il.

—N'est-ce pas ?

—Oui je te félicite d'être à ce point absent de la vie !

Robert se leva, rouvrit d'un coup d'épaules la porte à demi retombée, et descendit l'escalier.

" A quoi bon lui expliquer ? murmura-t-il. Il ne comprendrait pas. Est-il résigné à tout ! Quelle sécheresse de cœur ! Et moi qui le croyais capable l'énergie ! Sommes-nous différents l'un de l'autre ! "

Et, comme il se demandait: "Quand donc a commencé notre divergence de vues ? " Robert s'apperçut qu'elle datait de plusieurs années, de l'époque où Thérèse avait commencé à grandir ; que, depuis lors malgré la communauté de vie, il avait eu bien peu de réelle intimité avec Maldonne, et que toute sa puissance d'aimer s'était concentrée sur Thérèse. Et maintenant Robert ne retrouvait plus son ami... Ils ne se comprenaient plus.

Cette pensée se transforma bientôt, et se fondit en un élan de tendresse pour l'enfant. M. de Kérédol songea que cette situation même lui imposait des devoirs. Puisque lui seul apercevait le danger, ne devenait-il pas, de plein droit, le défenseur de tous ? N'était-il pas obligé de protéger Thérèse, de la garder pour ceux mêmes qui ne voyaient pas comme lui ? Il sentait, avec une sorte d'amertume fière, qu'il n'avait plus que Thérèse au monde, et il ne se dit pas, mais il fut tenté de croire qu'elle aussi n'avait plus que lui.

VIII

Au moment où l'aile rose, longtemps suivie, disparaissait à l'angle d'une rue, Claude se trouvait près de chez lui. Il se sentait plein d'audace pour la conuqête de Thérèse. Mais, de plan d'attaques, il n'en avait pas. Dix projets s'étaient levés déjà de son esprit, comme un vol de linots sort d'un buisson battu. Aucun d'eux ne valait qu'on s'y arrêta.

Peut-être allait-il en surgir un onzième, quand le jeune homme, passant devant la maison voisine de la sienne, entendit une voix forte crier :

—Gothon ! où as-tu acheté ces maudits sacs de papier ? C'est du papier de journal, et ça craque dans la main !

--Parbleu ! se dit-il, c'est M. Lofficial. On n'a pas des voisins pour ne pas s'en servir. Il connait les Maldonne, il est bien disposé pour moi ; si j'allais lui demander conseil ?

Claude s'arrêta, se décida en deux secondes, et tira la sonnette.

Gothon Lofficial, --- pour employer l'expression qui la désignait dans tout le faubourg,---une forte vieille à visage sévère, vint ouvrir, regarda Claude du même air soupçonneux dont elle eût reçu un mendiant.

---M. Lofficial ?

---Je ne sais pas s'il est là.

---Je viens de l'entendre.

---Ça ne fait rien.

Elle tenait à la main un paquet de sacs fortement collés et aplatis, avec lesquels elle s'éloigna, traînant la jambe, vers le jardin dont on voyait un coin encore feuillu et doré de soleil, dans l'enfilade du porche blanc.

Claude perçut le bruit d'un colloque échangé entre le fifre aigu de Gothon et le tonnerre contenu de M. Lofficial. Le dernier mot seul lui parvint distinctement : " C'est d'un joli exemple, allez, le dimanche, pour un monsieur dans les oeuvres ! " Et, comme la vieille fille, achevant sa phrase, rentrait dans sa cuisine en sous-sol, le visiteur apparut sur le seuil du jardin.

---Entrez donc, monsieur Claude. Par ici. Non, pas par là, ici, ici, disait la voix de M. Lofficial.

Le jardin n'était pas grand. M. Lofficial n'était pas mince, mais on ne pouvait le découvrir de la porte, à cause d'un gros massif de rhododendrons poussé comme une futaie. Il se trouvait à cheval sur le dernier barreau d'une échelle double, au-dessous d'une treille à l'italienne, vrai plafond de vigne, dont les pampres lui chatouillaient le visage. Devant lui, accroché à l'échelle, un pannier se balançait, plein de papiers et de bouts de fils cirés. Et tout autour, à portée de son bras, s'échappant des feuilles à demi jaunes, semées de gouttes de sang par l'automne, des grappes de raisin pendaient, mûres à point, transparentes, rousselée par endroits, quelques-unes enveloppées déjà et ficelées dans la robe de papier qui devait les consever fraiches.

Le bonhomme, en voyant Claude s'approcher dodelina la tête d'un air moitié content, moitié dépité.

---Vous me surprenez, dit-il, me livrant à un travail servile, le dimanche. Gothon m'en a fait des reproches.

- -Cela un travail servile ! répondit Claude.

---On pourrait discuter. Mais je n'ai que dix grappes à emmailloter de la sorte, celles qui pressent le plus. Et vous savez l'adage : " Parum pro nihilo reputatur."

---Je sais surtout, mon voisin, que vous êtes incapable de désobéir même à une virgule du Décalogue Ne craignez point de m'avoir scandalisé. Je ne le suis pas.

Réjoui par la réponse, qui calmait chez lui un scrupule réel, M. Lofficial s'épanouit. Il se pencha, et son ventre s'arrondit un peu sur le barreau, prit un sac, l'entrouvit, et souffla fortement entre les deux feuilles blanches, qui se gonflèrent comme une outre.

---C'est d'autant plus urgent, continua-t-il, que nous sommes dans une année de guêpes...

Il s'était mis entre les lèvres, pour le tenir, un fil qui descendait de chaque côté de la bouche. Et, prenant le sac par le fond, il enfermait avec précaution une grappe jaune comme une muscade, sans cesser le monologue, très attentif seulement à bien plisser l'enveloppe raide autour de la queue du raisin.

---Une année de guêpes, répétait-il, positivement, jeune homme. Avez-vous remarqué que ces bêtes de malheur sont en abondance tous les neuf ans ?

Claude, au pied de l'échelle, répondit en souriant :

---Je n'aurais pu faire encore que deux observations de ce genre, monsieur Lofficial, et je vous avoue que, les deux fois, cela m'a échappé.

Maintenant, la grappe était empaquetée, ficelée, et tremblait au-dessus du front de son propriétaire satisfait. M. Lofficial regarda son interlocuteur, se trouva lui-même légèrement ridicule d'avoir posé la question.

---C'est vrai, dit-il, une jeunesse pareille ! Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite, monsieur Claude ?

Le jeune homme jeta les yeux du côté de la cuisine, et répondit à demi-voix :

---Une question de mariage.

---Oh, ne vous gênez pas, dit en riant M. Lofficial : elle y est habituée. Je ne fais que ça, des mariages.

---Vous ?

---Du matin au soir.

---Ici ?

---La plupart du temps au bureau, là-bas. Mais il vient des gens me trouver jusqu'ici. Je suis quelquefois dans nom échelle, comme vous me voyez là. Ah, je ne leur en dis pas plus long, un petit discours, toujours le même : " Mes bons amis, vous offensez le bon Dieu... il ne faut pas que ça continue... il faut réparer, réparer, réparer."

---Comment, réparer ?

---Mais je le crois, des dix ans, des vingt ans quelquefois. Eh bien, presque toujours ils répondent oui. C'est de si braves gens, le peuple, monsieur Claude.

---Vous êtes donc adjoint, monsieur Lofficial ?

Eh non, président de la société de Saint-François-Régis. Ce que j'en ai mis d'alliances, aux doigts de ces fiancés tardifs. Ça fait plaisir et ça fait pitié. Enfin, mon voisin, si vous avez besoin de moi, pour un de vos protégés, tout à vos ordres. Seulement, il faut les papiers. Les avez-vous ?

Il s'apprêtait à prendre un second sac dans le panier, et déjà sa main se tendait en avant.

---Mon cher monsieur, il n'y a rien à réparer dans mon affaire, répondit Claude. Il s'agit de moi, qui me suis mis en tête d'aimer une jeune fille.

M. Lofficial s'arrêta court. Un bon sourire illumina sa face ronde.

---Ça change mes habitudes, dit-il, voyons quand même. Mais d'abord, puisqu'il s'agit de vous, je m'en vais descendre.

Avec plus d'agilité qu'on n'eût pu lui en supposer, il passa sa grosse jambe pardessus le pignon des montants, descendit, saisit l'échelle, et la porta le long du mur.

---Tout à vous, maintenant, dit-il en revenant, les mains tendues vers le jeune homme. Allons au fond du jardin. Nous y serons mieux. Vous avez donc une amourette.

--Mieux que cela, mon voisin, un grand amour.

—J'entends, mais au début, je pensais qu'on pouvait employer le dimi-

LE CULTE EN FRANCE

L'Eclair, sous la plume autorisée de M. J. Théry, répond à la question de savoir s'il peut y avoir, sans associations cultuelles, exercice public du culte. Le gouvernement dit non, mais la loi dit oui. Et M. Théry étaye son affirmation d'une démonstration intéressante.

La loi de séparation n'interdit dans aucune de ses parties l'exercice du culte. Son article 25 vise uniquement les réunions tenues dans un local appartenant à une association cultuelle. Son article 1er garantit formellement le libre exercice du culte, qui n'est pas subordonné à la formation d'associations. Ces associations sont une faveur offerte ou un piège tendu à l'Eglise ; libre à elle, légalement, de ne pas en user ou de ne pas s'y laisser prendre.

" La dévolution des biens, la remise des édifices du culte ne peuvent se faire qu'a une association conformément à la loi, mais s'il plait à un certain nombre de citoyens d'exercer leur culte sans former d'associations, ils seront libres de le faire en invoquant simplement l'article premier de la loi.'

Donc, si un curé se procure un lieu quelconque de réunion, les exercices religieux y seront libres et accessibles à tous sans contrôle. La loi de séparation a abrogé tous les règlements ou décrets qui empêchaient, par exemple, le culte en dehors des églises reconnues.

Voici la conclusion de l'*Eclair* :

" Cet obstacle a donc disparu.

" En résumé, nous sommes en matière pénale. Il n'existe pas d'association cultuelle. Un prêtre célèbre ses offices dans un local quelconque, portes ouvertes.

" Le ministère public, pour le poursuivre, doit nécessairement trouver un prétexte précis et formel. prohibant ce fait et prononçant expressément une peine d'amende ou de prison contre le contrevenant.

" Il ne le trouvera pas.

" Donc,en ne formant pas d'association cultuelle, en obéissant au Pape, en observant ses prescriptions, qui correspondent si bien aux vœux de tous les catholiques, il est loisible à tout prêtre d'ouvrir une église et d'y célébrer publiquement le culte sans que le gouvernement puisse l'en empêcher."

ETATS-UNIS

Après avoir accompli un voyage à travers le monde le futur candidat à la présidence des Etats-Unis est rentré dans son pays.

Comme il fallait s'y attendre il a été reçu avec des démonstrations enthousiastes par les démocrates.

Amené à prononcer un discours programme à New-York, Monsieur Bryan a parlé pendant une heure et demi ; touchant à toutes les questions qui intéressent la vie politique de nos voisins il s'est élevé avec une grande énergie contre le protectionnisme qu'il accuse d'avoir favorisé les truts.

Il a parfaitement résumé la situation et donné l'argument décisif en faisant remarquer que si le libre échange n'est pas en lui-même une garantie contre les truts il est cependant de toute évidence qu'il ne les favorise pas, car il est raisonnable de croire que pas un industriel n'osera se risquer dans une semblable entreprise dès l'instant qu'il saura que les produits visés pourront demain être placés sur la liste des marchandises entrées en franchise.

Dans plusieurs autres discours prononcés dans différents centres des Etats-Unis. M. Bryan a parlé avec une grande liberté de paroles, contre les compagnies de chemins de fer et il en a conseillé la naturalisation par l'expropriation.

Ses discours ont été diversement commentés. Divers journaux les ont traités d'élucubration hystériques à cause de l'audace dont fait preuve l'homme du Nébraska, ceux-là sont allés jusqu'à dire que M. Bryan n'était plus qu'un candidat mort-né parce qu'il s'était aliéné des éléments puissants d'un grand poids dans la balance politique. Mais d'une façon générale, la presse est unanime à déclarer que M. Bryan est le candidat le mieux qualifié pour remplacer M. Roosevelt.

On prévoit que M. Bryan continuerait en la rendant beaucoup plus aggressive la lutte contre les trusts et les compagnies de chemins de fer, déjà entamée par le président Roosevelt.

Comme ce dernier M. Bryan paraît vouloir lutter pour obtenir l'honnêteté politique si souvent méconnue aux Etats-Unis Son discours de Chicago a été à ce point du vue une véritable déclaration de principes.

La campagne électorale pour les élections présidentielles de 1908 est donc virtuellement ouverte.

Les inondations dans l'Inde

Lahore, Inde. — Des inondations viennent de ravager toute une grande partie du district de Behar. Des villages tout entiers ont été détruits par l'eau. Les récoltes sont presque complètement détruites et celle de l'indigo complètement.

La partie basse du pays est encore sous neuf pieds d'eau, en moyenne, donnant à cette partie du pays l'aspect d'un immense lac. Les habitants des villages inondés se sont réfugiés sur les hauteurs où ils vivent d'herbages, principalement de blé en herbe.

Election du Supérieur des Jésuites.

Le "Pape Noir" a été élu à Rome le 8 courant.

C'est le Père Francis Wernzs, recteur de l'Université Allemande, qui a été élu pour succéder au Père Martin, le Supérieur défunt.

L'élection du Père Francis Wernzs a été très favorisée par l'appui de la légation allemande.

Le Père Wernzs est né à Wurtemburg en 1842.

Il habitait Rome depuis 1886.

Complot contre Guillanme II.

Breslau, Prusse—Un complot contre l'empereur Guillaume II a été découvert par la police secrète.

L'attentat devait avoir lieu durant les présentes grandes manœuvres.

Trois anarchistes ont été arrétés. On a trouvé des documents établissant que la mort du Kaiser a été décidée par l'association internationale des anarchistes.

PROJET DE CONSTRUCTION D'UN CANAL MARITIME

Saint-Jean, Qué..—Le projet de la construction d'un canal maritime entre Longueil et Saint-Jean prend de la consistance. MM. Thos. Hiam et Richard Stafford, de New-York, ingénieurs hydrauliques, étaient à Saint Jean jeudi dernier et ils eurent une entrevue avec M. le maire Cousin et M. Chas Arpin, courtier représentant certains intérêts en rapport avec les droits corporatifs du canal Saint-Laurent et Lac Champlain obtenus par feu A. J. de B. Corriveau et dont M. Thos. Craig, de Montréal, financier est concessionnaire.

Ces ingénieurs ont laissé voir qu'ils étaient dans le mouvement Hill aux Etats-Unis. Ils ont fait une étude du parcours entre Longueuil et Saint-Jean. Ils en ont dit assez pour faire comprendre que ce projet de canalisation était décidé, que l'arpentage commencerait sous peu de temps et que dans un avenir rapproché cette artère de commerce entre l'Ouest et l'Océan Atlantique sera ouverte.

Comme le niveau de la riviére Richelieu à Saint-Jean est de beaucoup plus élevé que celui du Saint-Laurent à Longueuil, une série d'écluses deviendront nécessaires.

Accident de chemin de fer

Sudbury.—Un terrible accident de chemin de fer s'est produit ce matin vers une heure, en gare de Bazilda, à environ trois milles à l'ouest d'ici, sur la ligne du C. P. R.

Un train spécial du C. P. R. transportant des moissonneurs vers l'ouest, attendait en gare sur une voie d'évitement le passage de l'express de Winnipeg avant de continuer sa route.

Malheureusement, le train express lancé à toute vapeur et privé du service de ses frains qui ont refusé de fonctionner s'engagea sur la voie d'évitement et vint tamponner le train de moissonneurs. Le choc fut terrible et la locomotive de l'express télescopa l'arrière du train de moissonneurs.

Le nombre des morts s'élève à 13 et il y aautant de blessés.Aussitôt que l'accident fut connu à Sudbury un train de secours avec plusieurs médecins à bord fut envoyé sur le théâtre de l'accident.

Bob à son père :

—Papa, est-il vrai que les œufs éclaircissent la voix ?

—Assurément ! Vois les poules. Dès qu'elles out pondu, elles se mettre à chanter.

nutif. Comme vous y allez ! Elle se nomme ?

Ils s'assirent côte à côte, sur un banc à dos renversé, derrière une touffe d'arbousiers.

—Thérèse Maldonne.

— Ah ! cher ami ! s'écria M. Lofficial en reprenant les mains de Claude, qu'il serra et secoua dans les siennes, tandis que ses fortes lèvres s'arrondissaient de surprise et d'admiration, cher ami, quelle perle ! Comment l'avez-vous découverte, *elle qui sort si peu ?*

—Chez les Malestroit, quand le petit Jean est mort. Vous y étiez.

— Pauvre innocent ! reprit le bonhomme, sur la figure duquel passa une expression de pitié. C'était notre filleul. *à elle et à moi.* Mais ce n'est pas là que vous avez pu parler à Thérèse ?

—Non, mais je l'ai revue chez elle,où je suis allé deux fois,sous couleur d'histoire naturelle. *M. de Kérédol y a fait* allusion, hier, vous vous souvenez ?

—Jeunesse, jeunesse ! abuser ainsi de nos *manies !* Vous *avez* tout de même bien fait, vous savez. Sapristi, vous avez bien fait. *Je n'en connais pas* deux qui la vaillent !

Il riait largement, heureux de louer, et sur leurs deux visages, *avec des* reflets différents,la même pensée de Thérèse *mettait* la joie. Le contentement débordait des yeux de M. Lofficial, pétillants de bonté *sans malice.* Tout à coup, il retira ses mains, dans lesquelles il avait gardé celles de Claude. Sur sa figure, d'une mobilité, d'une intensité de physionomie qui lui venait en droite ligne du peuple, dont il était à peine sorti, une sorte d'inquiétude se peignit.

—Et M. de Kérédol, précisément ? dit-il.

— Eh bien ?

— Comment prend-il la chose ?

— Assez mal. Il soupçonne que je ne suis venu chez M. Maldonne pour l'amour seulement des oiseaux.

—Il vous bat froid. Je l'ai bien vu.

—Autant qu'il peut.

Claude leva les épaules.

—Qu'importe ce monsieur ? ajouta-t-il vivement. Je puis me passer de son consentement ! Et sa mauvaise humeur, si elle est tout l'obstacle...

—Il importe beaucoup, au contraire, interrompit M. Lofficial, les yeux levés vers la maison en face, comptant les fenêtres l'une après l'autre. Si M. de Kérédol se jette à la traverse, vous comprenez, un ami de vingt-cinq ans, logeant sous le même toit...

—Mais enfin, monsieur, de quoi m'en voudrait-il ?

Visiblement embarrassé, M. Lofficial baissa la tête vers la terre, et se mit à pousser, du bout du pied, le sable qu'il entassait par petits monticules. Enfin, écrasant son œuvre sous son large brodequin :

—*De rien, en effet,* mon cher enfant, dit-il ; c'est un homme d'honneur et, dès *lors,* incapable d'une opposition déloyale. Laissons-le, occupons-nous *des moyens de vous rendre agréable* aux parents de Thérèse et à Thérèse elle-même. C'est le premier point. Y *avez-vous songé ?*

—Oui, sans rien découvrir. J'ai pensé que vous seriez plus heureux que moi. Vous connaissez de longue date les Maldonne.

—Assez pour bien savoir, mon ami, que si vous agissez avec Maldonne comme vous agiriez avec un autre, vous ne réussirez pas. Sa fille est encore très jeune. Il ne se laissera pas tenter *par la fortune. Il faut que vous lui plaisiez, qu'il ait pour vous une sym*pathie prononcée.

—Comment faire ? Il ne reçoit pas chez lui. M. de Kérédol l'en empêche.

— Oui.

—Au musée, je le troublerais dans *ses travaux.*

—Oui.

—Alors ?

—*Il y aurait bien un moyen,* dit M. *Lofficial* en souriant, même un très bon... Chassez-vous ?

—*De père en fils, répondit Claude.*

— Vous tirez bien ?

—Passablement.

—C'est qu'il ne faudra pas manquer ! Si vous manquez votre coup, vous *n'aurez pas l'occasion d'en tirer un second.*

Ici la voix de M. Lofficial diminua de sonorité,et ce fut tout bas qu'il continua :

—Je vais vous révéler un secret. N'ayez jamais l'air de savoir : Maldonne ne vous le pardonnerait pas ! Il a réuni la plus merveilleuse collection d'oiseaux qui soit peut-être en province.

—Je le sais.

—Pourtant il en manque un.

—Lequel ?

—Un seul, d'une espèce évidemment rare, difficile à se procurer, puisque Maldonne, en vingt ans de chasse, n'a pas réussi à le tuer.

—Oh ! dites, monsieur Lofficial, demanda Claude, l'œil brillant, déjà prêt à se mettre en route, dites son nom ! Où la trouve-t-on ? Est-elle très loin?...

—Attendez, répartit doucement le bonhomme. Je ne vous aurais pas lancé sur une proie impossible. Je possède, sur le bord de la Loire, un petit bien, les Luisettes.

—Et c'est là ?

—Attendez donc ! Devant, il y a un marais couvert de saules et de roseaux. Même en été, il y reste un peu d'eau. Moi, je ne suis pas chasseur du tout. *Mais j'ai si bien le temps de me promener !* Eh bien ! ce que je n'avais pas dit à Maldonne, parce que le seul amour de l'*art ne me déciderait pas à* faire tuer une jolie bête, je vous le confie à vous, pour l'amour de Thérèse. Mon cher ami, dans mon marais, je sais positivement qu'il existe un couple de...

Il se pencha. mit ses mains en tuyaux :

—De sarcelles bleues !

—Ah ! cher monsieur ! cher monsieur Lofficial !

—Chut ! n'ébruitez rien. C'est sauvage à nous entendre d'ici. Et puis, le moindre mot rapporté à Maldonne gâterait tout. Commencez par vous aboucher avec le pére Malestroit. Il a le maniement des bateaux. Colibry pourrait vous accompagner aussi, et lancer les mâlons.

—Colibry, je ne dis pas, mais Malestroit ? Il est rude.

—Dites que c'est pour moi. J'ai eu l'occasion de leur rendre un petit service, *autrefois,* quand je commençais à m'occuper de la Régis, comme dit Gothon. Il revenait du tour de France. Dieu ! le beau compagnon ! Enfin, c'est devenu tout à fait rangé ! Demandez-lui ça en mon nom.

—Que je vous remercie ! s'écria Claude,en serrant la main du bonhomme, qui s'était levé.

—Vous me remercierez plus tard. Le tour n'est pas joué. Prenez du plomb un peu fort.

—Oui, monsieur Lofficial,

—Pas trop gros, pour ne pas abîmer la bête.

—Non, monsieur.

—Choisissez une petite brume.

Ils s'en allèrent, causant de la sorte, jusqu'au bout du porche. Là, M. Lofficial, qui n'était pas en tenue, *s'effaça* le long de la porte. Claude sortit, et, sur une poignée de main rapide, ils se quittèrent, l'un tout plein de sa propre joie, le second heureux de la joie de l'autre, comme il convenait à leurs deux âges.

Claude se rendit, sans plus tarder, chez M. Malestroit, lui exposa l'affaire, et reçut cette réponse :

—Une bonne partie, monsieur Claude, bien nourrie, *bien payé, pas grand'* chose à faire, *ça me va toujours, comptez* sur moi.

Il alla ensuite chez Colibry, qui hésitait un peu, et finit par dire, de sa voix flûtée :

—Ça ne convient guère, mais pour vous obliger, *monsieur* Claude, on ne demande pas mieux.

Le soir, dans sa bibliothèque, il feuilleta des livres d'histoire naturelle,pour *y trouver la description de la sarcelle,* la découvrit, la relut pour s'en mieux pénétrer. Puis il s'endormit, rêvant que *la petite brume était venue,* et qu'il tuait l'oiseau bleu, destiné à gagner le coeur du vieux père Maldonne.

IX

Vers le milieu de novembre,le temps se refroidit brusquement. Comme il passait devant la boutique du vannier, Claude s'entendit appeler.

—Monsieur, souffla bien bas Colibry, Malestroit dit que ça sera pour demain matin. Il a vu la canne bleue.

—Ce n'est pas possible !

—Comme je vous vois.

—Et vous êtes prêt ?

—Demain, si vous voulez.

—Alors, je prends cette nuit le train de trois heures. A quatre heures et demie, je serai là-bas. Et vous ?

—Oh ! nous, monsieur, nous irons coucher *au bord* de l'eau, pour être plus tôt parés. Malestroit dit qu'il le faut. Alors, moi, je le veux bien.

—Où vous trouverai-je ?

—Juste au bas du bien de M. Lofficial, tout proche le vieux pont.

Le lendemain, en plein nuit, Claude, le fusil en bandoulière, enveloppé d'un plaid et d'un cache-nez, des gants fourrés aux mains, descendait du train, à l'une des stations voisines de la ville. A de pareilles heures, les voyageurs sont rares. Il se trouva seul sur le quai et bientôt dans la campagne. Pendant la première partie de la nuit, le *temps était demeuré clair,* avec une forte gelée. *A présent, il faisait* une brume intense. Claude marchait à grands pas sur la route. A droite et à gauche, il devinait la vallée, sans rien voir que de hautes branches de peupliers, qui sortaient tout à coup du brouillard, au-dessus de lui, comme pendues en l'air. De rares buissons,des coups d'estompe dans le gris universel indiquant une ferme ou un bois, on ne savait trop. La terre, sablonneuse sous le pied, annonçait le voisinage de la Loire. Cependant, des idées singulières venaient à Claude, une crainte très particulière à ces temps-là, celle d'errer à l'enventure sans avances, sorte de vertige du silence de toutes choses, de ne pas entendre même l'écho de son pas, de ne pas voir à dix mètres devant soi, et de se sentir comme dans une petite île de quelques mètres de rayon, dans l'immensité trouble qui pèse, qui tourne, toute moite et glacée ensemble. Enfin, des voix lui arrivèrent de l'inconnu profond où il s'enfonçait. Il les reconnut. C'étaient celles des deux hommes. Il se mit à courir, pour achever de dissiper l'engourdissement qui le saisissait. Bientôt il arriva au pont, descendit le talus de la levée qu'il avait suivie, et aperçut Malestroit et Colibry, assis l'un en face de l'autre, sur le bord du bateau plat qui portait à l'avant une cage pleine de canards entassés.

— Il est grand temps, dit le maitre charpentier. Embarquons, monsieur Claude, les vanneaux commencent à mouver !

Tous trois prêtèrent l'oreille. On entendait, en effet, du côté des prairies inondées, quelque part au-dessus de la vaste nappe d'eau, dont le bord seul apparaissait terne et froid comme une lame de faux, des cris très doux, clairsemés : le premier appel du matin sur les eaux. Claude prit place à l'arrière, les deux hommes plongèrent les rames dans le courant presque insensible qui venait, à travers le pont, des rives de la Loire. et le bateau s'éloigna,glissant au-dessus des prés, des talus, des bornes, des barrières,dans le vaste damier des saules plantés autour des champs. La rive avait tout de suite disparu. La brume s'épaississait de plus en plus.

A continuer

MORINVILLE

On travaille très activement a la pose des rails et dans quelques jours Morinville sera relié a Edmonton par la voie ferrée.

Lundi dernier les contribuables du village ont tenu une assemblée pour l'élection d'un maire en remplacement de M. A Ringuette démissionnaire.

M. Joseph Couture a été élu à l'unanimité.

L'autre jour, en revenant d'Edmonton Mr. Desautels, fit tout à coup un de ses chevaux s'abattre. La pauvre bête était morte subitement.

Avant de partir M. Desautels s'était aperçu que le cheval était indisposé mais il était bien loin de s'attendre a le voir mourir quelques heures après.

Le couvent a ouvert ses portes Mardi dernier.

Près de cent élèves se sont présentés dès le premier jour dans ce nombre il y a plusieurs pensionnaires.

Le couvent entièrement réparé a une très belle apparence a l'extérieur quant aux aménagements intérieurs, ils sont parfaits et très confortables.

Le Français et l'Anglais sont enseignés dans des cours séparés. La Musique, le chant et le dessin sont également cultivés.

Les pensionnaires sont admis a des conditions faciles.

Il arrive constamment du monde dans notre colonie, M. M. Côté, Cloutier, Lalonde sont venus pour visiter des terres, M. Chartanel est venu rejoindre ses parents déjà établi ici.

M. Coupale est venu visiter son fils établi parmi nous depuis une dizaine d'années.

Monsieur Girard arrivé depuis peu a acheté la terre de M. C. Bigras au prix de $2150.00.

Monsieur Bigras a l'intention d'acheter une autre propriété dans les environs.

Monsieur O. Brissette menuisier vient de vendre son emplacement a son fils Alphonse. M. Brissette va résider définitivement a Edmonton.

Entre autres, nous devons citer M. Adolphe Major, père de M. Cléophas Major du Landing, un des premiers colons de ce coin de terre, M. Moïse Desrochers et Joseph Desrochers, neveux de M. Bernard Charest.

Les machines à battre sont à la besogne. Le rendement est surprenant. L'avoine donne de 70 à 75 minots à l'acre et l'orge 60 minots.

M. Napoléon Dansereau vient de perdre un bébé de quelques jours. Nous le prions de croire à nos regrets.

Dernièrement nous avions la visite du maire d'Edmonton.

Il fut très étonné du site de Beaumont et de l'aisance de tous les cultivateurs, aisance qui est due à leurs qualités et aussi à la richesse de la terre et à la situation privilégée de notre ville qui est à la fois près d'Edmonton et de Leduc

Nous sommes heureux d'apprendre que la maison de pension de M. Wilfrid Ouimet est très fréquentée.

Tout le monde serait heureux de voir un bon forgeron se fixer à Beaumont. Il serait très encouragé et aurait bien vite une magnifique clientèle

A partir du printemps prochain notre village sera doté de 3 religieuses qui enseigneront l'anglais et le français ainsi que le catéchisme sous la direction de M. le Curé.

Les 2 et 3 octobre une magnifique fête sera donnée au profit de l'église à l'occasion du tirage de la bourse de $25.00. Nous prions tous ceux qui possèdent des listes de vouloir bien les faire parvenir avant le 27 septembre au Rév, J. W. Ouellette, curé de la paroisse.

Beaumont

Plusieurs de nos amis de la province de Québec sont en ce moment à Beaumont, ils sont enchantés de notre localité, de la bonté du sol et de notre splendide récolte.

Tous doivent se placer avantageusement et ils sont heureux d'augmenter le groupe canadien français de Beaumont.

M.M. L. Boudreau et A. Arcand sont allés a Edmonton au commencement de la semaine.

Les chemin entre St. Albert et Morinville sont en parfait état maintenant.

Nous remercions le gouvernement qui a fait exécuter les travaux et notre député qui a fait tous ces efforts pour obtenir ces améliorations.

Notre député M. McLeary doit faire le tour du comté en compagnie de l'honorable ministre des travaux publics.

On dit que la station du chemin de fer va être placé sur le terrain de M. Rolland, mais il n'est pas encore possible d'obtenir confirmaiton de cette nouvelle.

VEGREVILLE

En addition à l'élévateur déjà en construction, il en sera construit un deuxième cet automne. L'emplacement choisi pour cet élévateur est situé en face de l'Alberta Hôtel.

La construction commencera dès que les matériaux nécessaires seront arrivés. Ils sont déjà expédiés sur Vegreville. Le nouvel élévateur aura la capacité de 25,000 minots. Il appartiendra à la "British American Co." qui en a déjà fait construire 27 sur le parcours du C. N. R.

VERS LE COMTE VICTORIA

L'honorable Sénateur Roy qui est de retour du comté de Victoria est revenu enthousiasmé de tout ce qu'il y a vu.

Toute cette partie du pays au Nord de la Saskatchewan est remplie de Colons.

La plupart de ces colons sont des Canadiens Français. Ils semblent tous être dans des situations très prospères et sont très contents de leur sort.

Le service postal de Brosseau-Ville, Duvernay et St. Paul des métis, pourrait être amélioré.

Au lieu d'un service postal une fois par semaine, il ne serait que juste, pour les nombreux colons qui habitent la contrée qu'il eut un service deux fois par semaine.

Des pétitions seront adressées a M le Ministre des Postes afin d'obtenir ce changement.

Le Courrier de l'Ouest fera tout son possible pour aider nos compatriotes de là-bas et pour faire appuyer cette juste réclamation auprès du département des postes.

A Duvernay ou M. Walker le député de Victoria avait invité les électeurs à venir à la rencontre. M. le Sénateur Roy a adressé la parole en Français à une nombreuse assemblée où les Canadiens-Français étaient en grande majorité.

Avant, pendant et après l'assemblée en entendant les conversations, on se serait cru dans une de nos bonnes vieilles paroisses Canadiennes-Française de la province de Quebec.

A St. Paul des Métis au moins cent des électeurs du comté, s'étaient rendus à la Mission des Révérends Pères Oblats pour remercier leur député.

Plusieurs reclamations ont été adressées à M. Walker et au Procureur Général par les électeurs de cette division.

L'hon. Mr. Cross et M. Walker on su s'attirer la reconnaissance des plaignants par la manière impartiale et expéditive avec laquelle ils ont réglés toutes les réclamations.

Les Révérends Pères de la Mission des Oblats à St Paul des Métis ont fait un accueil très cordial aux visiteurs. Leur hospitalité ne peut pas être surpassée. Nous profitons de cette occasion pour offrir à ces bons Pères nos remerciements les plus sincères.

Nous avons été aussi très heureux de constater que la santé du Révérend Père Thérien, qui était plutôt mauvaise, s'est considérablement améliorée.

Nous encourageons fortement ceux de nos compatriotes qui désirent s'établir dans l'Alberta, à se diriger du côté de St-Paul des Métis. Ils trouveront là des terres fertiles et faciles à cultiver. Ils seront en contact avec des gens parlant leur langue et ayant les mêmes habitudes qu'eux. Quand il s'agira d'établir les districts d'Ecole, l'homogénité de la population leur rendra la tâche beaucoup plus facile. Au retour, avant de rentrer à Edmonton, nous sommes allé passer la soirée chez notre bon ami M. Edmond Brosseau de Brosseauville. Nos lecteurs connaissent tous ce bon vieux " Timer " un ami de plus fidèles de la cause libérale.

A Brosseauville, " la ville " consiste surtout dans les propriétés de M. Brosseau. Si ceux qui deviendront citoyens de Brosseauville suivaient l'exemple du Fondateur de cette ville naissante, nous aurions sur le côté nord de la Saskatchewan, à cent milles d'Edmonton une des plus belles petites villes de l'Ouest.

Avant de terminer nous désirons souhaiter à tous ces braves Compatriotes du district de Victoria, prospérité et persévérance. Ils sont là le noyau d'un centre Canadien-Français qui est appelé à donner du prestige et de l'extention à notre race dans l'Ouest. Je ne suis pas de ceux qui prêchent le nationalisme à outrance au Canada, mais je sais que nous avons des habitudes qui ne nous permettront jamais de nous fusionner aux autres races

Vivons en harmonie avec nos compatriotes Canadiens d'origine différentes, Mais il est des habitudes inhérentes à notre origine que nous vous lons conserver,

Du reste c'est la diversité des Races au Canada qui fera de la nation Canadienne l'une des plus grandes du Monde entier.

ST. ALBERT

On s'attend à ce que le conseil municipal prépare une réception pour la pose des rails dans notre ville. Sans doute les membres du gouvernement et plusieurs personnages d'Edmonton seront invités a assister a cette réception.

L'immense élévateur de la compagnie Brakman-Kerr est terminé.

Cet élévateur ne contient pas moins de 50,000 minots.

On reconstruit l'élévateur de la " St. Albert Milling Co " qui s'était écroulé le printemps dernier.

On exécute des réparations importantes a l'hotel St. Albert appartenant à M. Asselin.

Strathcona.

Comme nous l'annoncions dans notre dernier numéro l'inauguration de l'église St-Antoine a eu lieu dimanche dernier.

L'église, dont le clocher n'est pas encore terminé, est très belle à l'intérieur. Le maitre-autel est remarquable par son bon goût et sa simplicité. Les catholiques de Strathcona peuvent être fiers de leur église, car on en trouve peu dans le pays qui soient aussi belles et ornées avec autant de goût.

C'est au milieu d'une affluence considérable que la grand'messe a été célébrée ; aux catholiques de Strathcona s'étaient joints de nombreux amis le Rév. Père JaB qui, de bonne heure, avaient traversé la Saskatchewan pour apporter à notre pasteur, une preuve des bons souvenirs qu'il a laissé dans son ancienne paroisse.

Voulant donner à la paroisse de Strathcona une preuve de leur sollicitude, le Rev. P. Mérer, supérieur de Rev. PP. Oblats, de St-Albert, Rév P. Barré, professeur au Séminaire de St-Albert, Rév. P. Cullerier, de Calgary, Rév. P. Wallraves, de Wetaskiwin, Rév. P. Dauphin, d'Hobbema, et le Rév. P. Hétu, d'Edmonton, sont venus assister à la messe.

Durant l'office et sous la direction du Maitre C. Lagourgue, MM. Lapré le, Pupart et V... firent entendre de superbes morceaux de musique fort bien appropriés.

Ce fut d'abord "La Marche Solennelle" (orgue et orchestre) G. Bizet puis "Andanto (orgue et orchestre) C Franck ; Conte d'aïeule (clarinette et orgue) C. Lagourgue ; Romance (violon et orgue) R. Shuman ; Allegretto (orgue et orchestre) Bizet.

Pour le service du soir, une foule nombreuse se pressait dans l'église, beaucoup trop petite pour pareille affluence. C'est que aux catholiques de Strathcona et d'Edmonton s'étaient joints beaucoup d'autres personnes appartenant à diverses dénominations religieuses, attirées par l'excellence de la musique, dont on avait beaucoup parlé en ville pendant la journée et aussi par l'annonce d'un sermon prêché par le Rév. P. Emard, dont la renommée comme orateur est universelle

L'office fut ouvert par un morceau d'une superbe exécution, 3ème choral, (orgue et orchestre) par C. Franck, immédiatement suivi par un Adagio en Si (orgue et orchestre) par C. Lagourgue.

Enfin le Rev. P. Emard gravit les marches de l'autel du haut desquelles, comme un apôtre, il prêcha. Après avoir dit toute la joie et le bonheur qu'il ressent d'être appelé à prêcher dans l'église de Strathcona le jour de son inauguration, et après avoir félicité les catholiques de Strathcona pour la grande générosité dont ils avaient fait preuve. Il félicita les catholiques et protestants de Strathcona pour la bonne entente qui règne entre eux et dont il trouve la preuve dans la présence de nombreux protestants à cette cérémonie.

Après cet exergue, le R. P. Emard commença un splendide sermon, dans lequel, avec l'éloquence si persuasive qu'on lui connait, il fit un rapide historique de l'Eglise depuis sa fondation jusqu'à nos jours. S'attaquant à toutes les erreurs qui ont assombri son histoire, il s'est écrié dans une superbe envolée oratoire : "L'Eglise Catholique a souvent perdu des soldats, mais jamais une seule bataille."

Après avoir longtemps commenté l'erreur de Luther, il parla des dangers qui menacent l'Eglise, sous forme de sociétés secrètes de noms divers. En termes véhéments, il dénonça encore l'action des Francs-maçons en France.

Son sermon, écouté avec une attention soutenue, a produit une impression profonde sur tout l'auditoire dans lequel, nous l'avons dit, les protestants étaient nombreux.

Immédiatement après le sermon fut jouée la Sérénade (flute et orgue) par Schubert. L'orgue était tenue par M Lagourgue et M. Lapréle jouait la flute.

Les artistes exécutèrent encore : Offertoire (orgue et orchestre) C. Franck : puis la "Pastorale" (orgue et orchestre) de G. Bizet.

Sans rien enlever du caractère religieux de la cérémonie, les artistes surent au contraire, par le choix impeccable des morceaux et par l'excellence de l'exécution, lui imprimer un caractère de grandeur que les auditeurs n'oublieront jamais.

En termes émus le Père Jan les remercia au nom des catholiques de Strathcona et en son nom personnel, il dit aussi toute sa reconnaissance à ses fidèles amis d'Edmonton venus si nombreux.

Avant de terminer nous devons une mention particulière au choeur d'Edmonton venu pour seconder celui de Strathcona. Les chantres sous l'habile direction de M. Paré et du R. P. Hétu ont exécuté divers cantiques et hymnes.

La grève

En réponse à la décision du Conseil municipal, qui a rejeté les demandes des manoeuvres sans les examiner parce-qu'elles avaient été présentées par l'Union, les manoeuvres se sont mis en grève.

Les autres Unions ont menacé de faire cause commune avec les grévistes.

La situation est très tendue car la ville a pris nier la décision d'arrêter ses travaux jusqu'au printemps prochain si les ouvriers ne prenaient pas une autre attitude.

Petites Annonces

On demande — Un jeune homme pour apprendre le métier d'imprimeur. S'adresser au COURRIER.

On demande — Une jeune fille pour apprendre le métier de compositeur-typographe. S'adresser au COURRIER.

On demande — de centaines d'hommes et de femmes, tout de suite. Ouvriers, mécaniciens, gens de métier, etc. Positions permanentes. S'adresser à : Edmonton Agencies, 716 Première Rue, Edmonton, Alta.

A vendre — Un intérêt dans une bonne maison d'épiceries, faisant de bonnes affaires à Edmonton. $1500., conditions faciles. S'adresser par lettre à J. B. T. aux soins LE COURRIER DE L'OUEST, Edmonton, Alta.

On demande — Un jeune homme expérimenté pouvant fournir de bonnes références, parlant les deux langues demande un emploi dans un magasin d'épicerie. S'adresser par lettre à P.A.G. au COURRIER DE L'OUEST.

On demande — Un jeune homme parlant bien les deux langues pour agir comme commis d'hôtel. S'adresser à JOS. CHAMBERLAIN, Leduc.

On demande — Une femme pour servir dans une salle à dîner et un homme pour agir comme portier dans un hôtel. S'adresser à JOS CHAMBERLAIN, Leduc.

A Louer — Une maison à deux étages, 22x16, deux pièces en bas et deux en haut, deuxième rue a nord de la voie, près de la gare C. N. R. $25.00 par mois. S'adresser P. O. Box 662, Edmonton.

On parle de l'arc de triomphe dont on va bientôt fêter le centenaire :

—Et il est encore solide, le matin

—C'est l'avantage de la vie en plein air.